

ARATUS de SOLES

Les Phénomènes

et

Les Phénomènes d'Aratus

par Germanicus César

et

Construction de la Sphère d'ARATUS,

Par l'Ingénieur LEONTIUS.

Extraits de

ΑΡΑΤΟΥ ΣΟΛΕΩΣ

ΦΑΙΝΟΜΕΝΑ,

ΘΕΩΝΟΣ ΣΧΟΛΙΑ, ΕΡΑΤΟΣΘΕΝΟΥΣ ΚΑΤΑΣΤΗΡΙΣΜΟΙ, ΛΕΟΝΤΙΟΥ ΣΦΑΙΡΑ,

ET GERMANICI CÆSARIS

PHÆNOMENA.

LES PHÉNOMÈNES,

D'ARATUS DE SOLES,

ET DE GERMANICUS CÉSAR,

AVEC LES SCHOLIES DE THÉON, LES CATASTÉRISMES D'ÉRATOSTHÈNE,
ET LA SPHÈRE DE LEONTIUS,

TRADUITS POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS,
SUR LES MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI;

PAR M. L'ABBÉ HALMA

Chanoine honoraire de l'Eglise métropolitaine de Paris,
et membre de l'Académie royale des Sciences, de Prusse.

Le mérite principal d'Aratus est la description qu'il nous a laissée des constellations.
M. DELAMBRE, *Hist. de l'Astron. anc.*



A PARIS,

CHEZ MERLIN, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS, N° 7.

1821.

I - Phénomènes

Que Dieu reçoive nos premiers hommages : chantons, célébrons sa puissance ! La terre, les mers, et les demeures des hommes sont remplies de sa présence. Faibles mortels, nous avons besoin de son secours, car nous sommes la race de Dieu même. Dans sa bonté, il nous rappelle par des signes propices la nécessité du travail pour le soutien de notre vie. Il nous annonce la saison du labourage sous les pas des bœufs et sous les coups du hoyau. Il nous montre au ciel, par les astres qu'il y a répandus, le temps de confier à la terre les plantes et les semences auxquelles elle ouvre son sein ; car il a distribué les étoiles sur toute la longueur de l'année, afin qu'elles indiquent aux hommes les travaux propres à chaque partie de sa durée, avec les temps où naissent et mûrissent successivement les productions de la terre, pour être offertes en expiation à la divinité, principe et fin de toute chose. Je te salue, ô père des hommes ! Prodige incompréhensible de l'infini, je te salue ! Et vous aussi muses aimables et douces, recevez mon hommage ! J'entreprends de décrire les astres, et de marquer les signes qu'ils nous présentent. Venez à mon aide, et secondez mes efforts ! Cette multitude d'étoiles semées çà et là dans la voûte céleste, est emportée avec elle chaque jour sans intermission par la révolution perpétuelle du ciel, sans que l'axe de ce mouvement change de place, pendant que la sphère étoilée tourne autour de la terre immobile au centre de l'univers. Des deux pôles qui sont les extrémités de l'axe, l'un est toujours invisible, l'autre qui lui est opposé, et du côté de borée, se tient toujours élevé au-dessus de l'océan. Autour de lui tournent ensemble les deux Ourses, qui pour cela ont été

nommées Chariots, et dans le mouvement qui les entraîne, leurs têtes répondant réciproquement à leurs lombes, elles demeurent constamment renversées relativement l'une à l'autre, par l'opposition de leurs dos. S'il faut en croire la fable, elles ont été transportées de l'île de Crète au ciel par le grand Jupiter, qui voulut par cette faveur les récompenser de l'avoir nourri de leur lait une année entière pendant son enfance, sur l'odorant Dicta, près du mont Ida, dans la grotte où tes curètes l'avaient caché quand ils trompèrent Saturne qui le cherchait. L'une est la Cynosure, l'autre se nomme Hélice. Les Grecs observent l'Hélice dans leurs navigations, et les Phéniciens se dirigent par la Cynosure dans leurs voyages sur mer. L'Hélice est claire et paraît en plein dès le commencement de la nuit. L'autre est moins apparente ; mais les navigateurs la préfèrent, parce qu'elle décrit un cercle plus petit, et c'est pour cela que les Sidoniens la prennent pour guide. Le grand et monstrueux Dragon, comme un torrent sinueux, passe entre ces deux ourses, qui de chaque côté de ses replis, se tiennent au-dessus de l'océan azuré. Il les sépare en étendant sa queue sur l'une, et en se courbant sur l'autre : sa queue se termine à la tête de l'Hélice, et reçoit dans sa circonvolution la tête de la Cynosure, jusqu'aux pieds de laquelle il s'avance pour s'en détourner encore. L'étoile de sa tête n'est pas la seule brillante, car il en a deux aux tempes, deux aux yeux, et une autre est placée à l'extrémité de la mâchoire inférieure de ce serpent affreux. Sa tête penchée paraît se baisser vers le bout de la queue de l'Hélice. Les étoiles de sa gueule et de sa tempe droite, sont en ligne droite avec celle de sa queue, et sa tête s'incline vers le point où les levers et les couchers se touchent presque les uns les autres.

Près de là tourne aussi une figure qui ressemble à un homme en peine. On ne sait ni à quel sujet ni ce qu'il fait ; mais on l'appelle l'homme à genoux, parce qu'il a l'air d'être agenouillé pour son travail ; ses mains sont élevées jusqu'à ses deux épaules, et sont étendues et séparées par un intervalle de six palmes, et l'extrémité de son pied droit est au-dessus de la tête du Dragon tortueux.

Là est aussi la couronne dont Bacchus a fait le signe d'Ariane mourante. Elle tourne avec le ciel, placée au dos de l'homme représenté à genoux.

Voyez, tout près de la tête de celui-ci, celle du Serpenteaire Ophiuchus. Vous le distinguerez à l'éclat de ses épaules et de sa tête, qui paraissent même pendant que la lune est dans son plein. Ses mains ne sont pourtant pas aussi apparentes, car elles ne rendent qu'une faible lueur ; elles sont néanmoins visibles, parce qu'elles ne sont pas trop petites.

Elles sont fatiguées de porter le Serpent, qui croise le Serpenteaire. Celui-ci, debout sur le grand Scorpion, le foule sous ses pieds qu'il appuie sur son œil et sa poitrine, en tenant dans ses mains le Serpent, dont la moindre partie est dans sa droite, et la plus grande dans sa gauche, et dont la mâchoire supérieure atteint la couronne. Sous cette circonvolution cherchez les grandes Serres : elles sont sans éclat et sans lustre. Derrière l'Hélice marche Arctophylax, le conducteur de l'ourse, semblable à un cocher. On l'appelle Boûtes, Bouvier, on le voit toucher le char de l'ourse. Il est tout entier fort apparent. Au-dessous de sa ceinture brille l'étoile Arcturus, de plus d'éclat que toutes les autres de cette constellation. Voyez sous les deux pieds du Bouvier, la Vierge qui porte dans ses mains l'épi resplendissant, soit qu'elle fût fille d'Astrée, que l'on dit avoir été le père des astres, soit qu'elle ait eu un autre père, nous la laisserions sans en parler davantage ; mais une autre tradition répandue parfois la fait regarder comme ayant autrefois vécu familièrement sur la terre dans la société des hommes et des femmes, quoiqu'elle fût immortelle. On la nommait Justice ; elle rassemblait les vieillards, ou sur une place publique ou dans tout autre endroit en plein air, et leur enseignait avec soin les lois de l'équité. On ne connaissait pas encore les procès ruineux ni les aigres disputes, non plus que les dissensions. On vivait simplement ; on ne se hasardait pas sur la mer, et des navires n'allaient pas au loin chercher des aliments pour les rapporter. Les bœufs et les charrues suffisaient pour la nourriture des hommes, et la Justice qui régnait sur eux leur

distribuait avec abondance tous les biens dont ils avaient un véritable besoin. Elle resta parmi eux aussi longtemps que l'âge d'or dura sur la terre. Elle ne s'y montra plus que rarement dans l'âge d'argent, et encore n'allait-elle pas en tout lieu ; elle ne s'arrêtait qu'où elle retrouvait les mœurs antiques. Elle ne quitta pas encore la terre pendant tout ce siècle ; mais au coucher du soleil elle descendait seule des montagnes, séjours des échos, et ne s'adressait à personne par des discours flatteurs ; mais dans les populeuses habitations des hommes, elle leur reprochait leur méchanceté : je ne viendrai plus, leur disait-elle, quand vous m'appellerez. Ah ! Combien est corrompue cette génération, que vos pères de l'âge d'or ont laissée après eux ! Vous en laisserez une qui sera pire encore que vous-mêmes. Alors naîtront les guerres, le sang des humains coulera, les peines et les chagrins se joindront à ces maux. En parlant ainsi, elle retournait à ses montagnes. Cependant en s'éloignant, elle attirait encore les regards des peuples qu'elle quittait. A ceux-ci après leur mort succédèrent ceux de l'âge d'airain, plus méchants que leurs devanciers. Ils furent les premiers qui forgèrent l'épée meurtrière, et qui mangèrent les bœufs laboureurs. La Justice indignée contre les hommes de cette race, s'envola au ciel, où elle fixa son séjour, et on l'y voit encore toutes les nuits, proche du Bouvier éclatant.

Au-dessus de ses deux épaules, tourne avec le ciel, une étoile qui est à l'aile droite, on l'appelle l'avant-coureur de la vendange ; elle égale en grandeur et en éclat celle de la queue de la Grande Ourse, car elle brille bien vivement, ainsi que les étoiles voisines que l'on voit sans les chercher beaucoup, telle est la belle et grande étoile qui est devant les pieds, une autre sous les épaules, une autre plus bas aux reins, une autre sous les genoux, en arrière, et plusieurs autres petites et sans nom sont répandues çà et là de tous côtés. Les Gémeaux ont leurs têtes vers celle de la Grande Ourse, sous le milieu de laquelle est le Cancer, et sous ses deux pieds paraît le lion, où le soleil est au plus brûlant de sa course ; car les campagnes se dépouillent de leurs moissons, quand le soleil commence à parcourir le signe du Lion. Les vents étésiens

se précipitent en grondant sur la vaste mer ; on ne peut plus naviguer avec la rame ; il faut de grands navires, que les pilotes aient à gouverner contre le vent.

Si vous voulez ensuite considérer le Cocher et ses étoiles, il faudra observer aussi sa Chèvre et ses Chevreaux, qui souvent ont vu les hommes battus par les tempêtes sur la sombre mer. Vous le trouverez tout entier, grand et accroupi, à gauche des Gémeaux, vis-à-vis de l'extrémité de la tête de l'Hélice. Sur son épaule gauche repose la chèvre sacrée, que la fable dit avoir nourri Jupiter de sa mamelle. Les poètes l'appellent chèvre scapulaire de Jupiter. C'est une grande étoile brillante ; mais les Chevreaux qui sont dans sa main paraissent avec moins d'éclat.

Près des pieds du Cocher, s'avancent les cornes du Taureau bien reconnaissable aux marques qui distinguent sa tête, qu'on ne peut mieux désigner que par les étoiles qui sont de chaque côté, et dont les noms sont bien connus ; car qui n'a pas ouï parler des Hyades répandues sur son front ? Une seule étoile fait la pointe de sa corne gauche, voisine du pied droit du Cocher. Ces deux signes vont ensemble dans le mouvement du ciel ; mais le Taureau étant plus bas que le Cocher, se couche toujours avant lui, quoiqu'il se lève en même temps.

N'omettons pas la famille de Céphée, fils d'Iasus. Leur nom est aussi parvenu au ciel, car ils étaient les proches de Jupiter. Céphée est placé derrière l'Ourse Cynosure, dans l'attitude d'un homme qu'étend les deux mains. La ligne tracée de l'extrémité de la queue à ses pieds, est égale à celle de l'intervalle des pieds, et en allant un peu au-delà de la ceinture, vous voyez la première circonvolution du Dragon.

Devant Céphée tourne avec le ciel la malheureuse Cassiopée, qui paraît à peine dans une nuit éclairée par la lune, car les étoiles peu nombreuses dont elle est parsemée ne la font pas beaucoup apercevoir, celles de ses étoiles qui sont comme les deux moitiés d'une traverse qui tient une porte fermée en dedans, représentent

ses bras étendus et élevés de chaque côté, comme si elle déplorait le sort de sa fille.

Là en effet tourne avec elle la triste Andromède, représentée sous sa mère. Vous n'aurez aucune peine à la distinguer la nuit, tant sa tête est brillante, ainsi que chacune de ses épaules, l'extrémité de ses pieds, et toute sa ceinture ; ses bras sont étendus, et des chaînes attachent encore, même dans le ciel, ses mains toujours écartées l'une de l'autre. Au-dessus de sa tête tourne le grand Cheval qui la touche presque de l'extrémité de son ventre, par une étoile qui leur est commune, et brille au sommet de la tête de l'une et au nombril de l'autre. Il en a trois autres belles et grandes au flanc et aux épaules, placées à des distances égales ; mais sa tête n'est pas aussi belle, non plus que son cou, quoique fort long ; et pourtant la dernière étoile de sa mâchoire est aussi éclatante que ces quatre premières, toute brillantes qu'elles sont. Il n'a pas ses quatre pieds, car ce cheval sacré est coupé par le milieu au nombril. On dit qu'au haut de l'Hélicon, il a fait sortir la fontaine d'Hippocrène, car auparavant cette montagne était sans eau. Le Cheval la frappa de son pied de devant, et ce coup en fit aussitôt jaillir une source que les bergers les premiers appelèrent Hippocrène ; elle sort d'un rocher, on la voit non loin des habitants de Thespie ; mais le Cheval est au ciel, où on le voit tourner avec lui. Là s'exécutent aussi les mouvements rapides du Bélier, qui parcourant de plus grands cercles, ne va pas moins vite que l'Ourse Cynosure. Il n'a pas d'étoile assez vive pour le faire apercevoir quand la lune luit ; mais vous pourrez le trouver en le cherchant près de la ceinture d'Andromède, car il n'en est pas éloigné. Il coupe la vaste étendue du ciel par le milieu, où circulent les extrémités des Serres et la ceinture d'Orion.

Une autre constellation proche d'Andromède, figurée en delta par ses trois étoiles, forme trois côtés, dont deux paraissent égaux, mais non le troisième. Elle est très aisée à trouver, car ses étoiles sont plus apparentes que bien d'autres. Celles du Bélier sont un peu plus australes, mais celles-là le précèdent.

Avant lui passent aussi, mais plus vers le sud, les Poissons dont l'un est toujours plus austral, le plus boréal après l'autre. Chacun part des liens qui, attachés à leurs queues, se réunissent en une seule grande et belle étoile qu'on appelle leur nœud.

L'épaule gauche d'Andromède marque le Poisson boréal, car elle en est très voisine. Ses pieds désignent Persée, son époux, avec les épaules duquel ils marchent, mais il est plus boréal que les autres constellations du zodiaque, et sa main droite s'étend vers la chaise de sa belle-mère. Il avance les pieds comme s'il poursuivait quelqu'un dans les maux qu'il souffre de Jupiter son père.

Près de lui et sous son genou gauche, les Pléiades vont en groupe, et, dans le peu d'espace qu'elles occupent, elles sont peu apparentes, mais célèbres parmi les hommes, au nombre de sept, quoiqu'il ne s'en voie que six ; mais nous n'avons jamais ouï dire qu'il s'en soit perdu quelqu'une que nous ne connaissions plus : c'est donc une erreur. Ces sept étoiles sont appelées encore Alcyone, Mérope, Caeléno, Électre, Stérope, Taygète et Maïa. Elles sont petites et peu brillantes, mais elles passent le matin et le soir, quand, par l'ordre de Jupiter, elles montrent l'été et le commencement de l'hiver, et l'approche du labourage.

L'écaille de la Tortue est petite et auprès du berceau de Mercure. Il en a fait une lyre, et, en la transportant au ciel, il l'a placée devant la figure du malheureux qui, en étendant ses jambes, s'en approche par son genou gauche, ainsi que de l'Oiseau par le sommet de sa tête, entre laquelle et le genou de l'homme, elle est fixée. Cet oiseau paraît voler près d'elle dans le ciel, mais sans éclat, car ses ailes ont quatre petites étoiles assez sensibles pourtant, et ce vol tranquille se dirige vers l'opposé de la queue, en étendant l'aile droite jusqu'auprès de la main droite de Persée, et l'aile gauche jusqu'au sabot du Cheval dans son galop, les Poissons occupant les deux côtés. Près de la tête de ce Cheval, s'étend la main droite du Verseau, qui s'élève derrière le Capricorne. Mais celui-ci est plus avancé vers l'endroit où le soleil retourne sur ses pas.

Vous ne ferez pas, pendant ce mois, beaucoup de chemin en un jour sur la mer orageuse, car les jours sont alors les plus courts, et le jour ne se lèvera pas assez promptement pour l'homme effrayé pendant la nuit, quoiqu'il l'appelle à grands cris. Les vents dangereux du midi se précipitent, lorsque le soleil se lève avec le Capricorne ; alors le froid tombe du ciel avec plus de violence sur le nautonnier. La mer cependant s'obscurcit tous les ans sous les navires, d'où souvent, pendant que nous sommes assis au milieu des flots, comme des plongeurs enfoncés dans les eaux, nous tournons les yeux vers le rivage ; mais ils sont encore éloignés, et une simple planche nous sépare de la mort. Après avoir beaucoup souffert de la tourmente pendant le premier mois, quand le soleil échauffe l'arc et celui qui le tient, rentrez dans le port, pour ne plus rester exposés à ces maux pendant les nuits. Vous reconnaîtrez cette saison et ce mois au Scorpion, qui se lèvera à la fin de la nuit. Le Sagittaire bande son grand arc, en s'efforçant d'en approcher les deux extrémités vers le milieu. Mais le Scorpion le précédant par son lever, monte immédiatement après lui, alors que la tête de la Cynosure est à son point le plus élevé, à la fin de la nuit ; Orion tout entier se couche avant le jour, et Céphée ne se montre que depuis la main jusqu'aux reins.

Plus loin est une autre flèche qui n'a pas été lancée par un arc. Le Cygne vole près d'elle, mais il est plus boréal. On a nommé Aigle un autre oiseau proche de lui et moins grand. Il est orageux en sortant de la mer, à la fin de la nuit.

Le Dauphin, de médiocre grandeur, est voisin du Capricorne ; il est obscur en son milieu, mais il est entouré de quatre étoiles brillantes, de deux qu'on lui ajoute, et de deux autres qui courent tout près de lui.

Ces étoiles sont répandues entre le pôle boréal et la route du soleil ; mais il en est plusieurs autres qui se lèvent entre elle et le pôle austral.

Orion va obliquement au-dessous de la section du Taureau. On ne manquera pas de l'apercevoir bientôt, en contemplant le

ciel dans une nuit sereine, lorsqu'il passe au haut du ciel. Tel paraît aussi le Chien qui le garde, placé derrière son dos plus élevé. Il est fort varié, n'étant pas également éclatant sur tout son corps, car son ventre est obscur, mais l'extrémité de sa mâchoire remarquable à une étoile ardente que les hommes appellent Sirius. Quand il se lève avec le soleil, les arbres ne peuvent éviter la violence de ses feux, leurs feuilles se dessèchent, et il pénètre vivement au travers de leurs fibres, durcissant les uns, et dépouillant les autres de leur écorce, et nous éprouvons son ardeur même quand il se couche. Les autres étoiles marquant ses membres brillent autour de lui, mais d'une lumière plus faible.

Le Lièvre, sous les deux pieds d'Orion, est sans cesse poursuivi par le chien Sirius, qui se lève à sa suite comme pour courir après lui, en se levant quand le Lièvre se couche.

A la queue du grand Chien succède le vaisseau Argo, qui est tiré par la poupe, car sa marche n'est ordinaire, puisqu'il vogue en arrière, comme les navires dont les navigateurs tournent la poupe vers le port, quand on les remorque, et il touche bientôt la terre en rétrogradant ; c'est ainsi que le vaisseau Argo de Jason est remorqué par la poupe. Il est obscur et sans étoiles à l'endroit où le mât s'élève de la proue, mais il est apparent partout ailleurs, et son gouvernail s'approche des pieds postérieurs du Chien qui court devant lui.

La grande Baleine arrive ensuite pour dévorer Andromède quoique éloignée, car celle-ci est emportée obliquement au vent borée de Thrace, et le midi envoie contre elle ce monstre placé sous le Bélier et les Poissons, et au-dessus du fleuve étoilé. Ce fleuve est une partie de l'Eridan qui coule avec ravage sous les pieds des dieux, et s'étend jusqu'au pied gauche d'Orion ; les deux liens qui partent des queues des Poissons passent avec lui, réunis par un nœud derrière le dos de la Baleine, à laquelle ils se terminent par une étoile placée à sa première nageoire.

Des étoiles de médiocre grandeur et de peu d'éclat occupent l'intervalle du gouvernail et de la Baleine, et celles qui tombent

sous les flancs du Lièvre sont sans nom, parce qu'elles ne présentent aucune ressemblance de membres, dont on puisse composer une figure. On ne les a pas distinguées toutes les unes des autres, car ne pouvant leur donner à chacune un nom particulier, tant elles sont nombreuses, égales la plupart en grandeur et en couleur, et toutes courant ensemble, on a imaginé de montrer les étoiles groupées dans un ordre tel, que celles qui sont voisines les unes des autres formassent des images propres à recevoir de certains noms. On voit communément, sans y faire attention, une étoile se lever, mais on remarque plus particulièrement celles qu'on a distinguées par des configurations. Voilà pourquoi les étoiles qui sont au-dessous du Lièvre poursuivi, étant obscures, passent sans qu'on les remarque, n'étant pas distinguées par des noms particuliers.

Au dessous du Capricorne, nage contre la Baleine, sous le vent du midi, le Poisson distingué des premiers parce qu'il est seul, c'est pourquoi on l'appelle austral.

D'autres étoiles sous le Verseau, sont suspendues entre la Baleine céleste et ce Poisson, mais faibles et sans nom ; et auprès d'elles, à droite du Verseau brillant, comme un courant d'eau, roulent éparses çà et là de petites étoiles agréables à voir. Deux entre toutes paraissent plus fortes, ni trop proches, ni trop éloignées ; l'une belle et grande est sous les pieds du Verseau, l'autre sous la queue de la Baleine ; toutes ces étoiles font partie de cette eau. D'autres plus petites au-delà des pieds antérieurs du Sagittaire tournent avec la couronne sous l'ardent aiguillon du Scorpion monstrueux, est suspendu au midi un autel à brûler de l'encens ; il ne paraît s'élever vers les Ourses, que pendant très peu de temps, vis-à-vis d'Arcturus, mais loin au-dessus de lui cet autel se replonge plus vite le soir dans la mer. La nuit éternelle a donné dans cet autel aux hommes dont elle plaint le sort, un signe certain de la tempête sur mer. Alors sur le point de périr, ils travaillent à se tirer du danger. Arcturus leur apprend encore à la prévoir par d'autres signes : ne désirez pas de voir cet astre, seul au milieu des nuées qui cachent tous les autres ; mais qu'il soit

plutôt couvert lui-même du nuage qui l'enveloppe ordinairement, quand le vent de borée commence à souffler en automne, car souvent cette obscurité favorable aux malheureux navigateurs, leur envoie ce vent pour chasser celui du midi. S'ils profitent d'une annonce si favorable, tout leur devient facile, et s'ils ont encore à travailler, ce n'est plus que légèrement. Mais si tout-à-coup la violence du vent jette le vaisseau en haute mer, et embrouille toutes les voiles, dès lors ils flottent au hasard ; ou bien après la chute du vent abattu enfin malgré sa force, par la pluie que Jupiter accorde à leurs prières, ils se revoient avec joie les uns les autres sur leur vaisseau, délivrés des maux qu'ils ont soufferts. Redoutez donc le vent du midi quand il accompagnera la vue de ce signe, tant que vous ne sentirez pas le vent du nord venant pour le chasser.

Mais si l'épaule du Centaure est au milieu du ciel à égales distances de la mer occidentale et de celle où il a commencé à se lever, et si elle n'est couverte que d'un léger nuage, et que la même obscurité se montre avec l'autel brûlant, alors sans vous inquiéter du vent du midi, prenez garde au vent d'est. Vous trouverez cet astre sous deux autres, l'un desquels qui est sous le Scorpion, ressemble à un homme, et l'autre qui est sa partie postérieure et la croupe d'un cheval, est sous les Serres. L'homme a l'air de tendre la main droite opposée à l'autel, et de l'autre il saisit une bête féroce à laquelle on n'a pas donné originairement d'autre nom.

Loin de lui tourne une autre constellation qu'on nomme l'Hydre, elle serpente au loin. Sa tête est sous le milieu du Cancer, sa sinuosité sous le corps du Lion, et sa queue au-dessus du Centaure, Une coupe est posée sur le milieu de son repli, et au haut est perchée une figure de Corbeau qui le mord. Sous les Gémeaux brille Procyon, le précurseur du grand chien.

II - Levers et couchers.

Telles sont les constellations que vous verrez revenir tous les ans dans un ordre constant et successivement de jour et de nuit, parce que ces astres sont tous fixes au ciel. Mais il y en a parmi eux cinq autres bien différents, qui parcourent ces douze constellations en sens opposé, ce qui fait qu'on ne peut pas leur reconnaître un lieu fixe, parce qu'ils changent sans cesse de place ; les temps de leurs révolutions durent des années, et leur réunion en un seul lieu ne se fait qu'après des espaces de temps bien plus longs encore. Je ne pourrai donc indiquer ces astres errants, que par les cercles qui traversent les étoiles fixes, et par d'autres significations célestes.

Ces cercles sont comme les mobiles au nombre de quatre. Leur connaissance est utile à toute personne curieuse de connaître la durée des années. On les distinguera aisément à plusieurs indices qui sont dans leur proximité. Ils sont fixes.

Quand dans une nuit sereine, le ciel étale toutes ses étoiles, dont la nouvelle lune n'a pas diminué l'éclat, et lorsqu'elles paraissent dans toute leur beauté, vous ne pouvez vous empêcher d'être frappé d'admiration à la vue du ciel décoré de cette large bande circulaire qu'on vous montre parsemée d'étoiles, à laquelle on a donné le nom de lactée, parce qu'aucun autre cercle n'imité aussi bien la couleur du lait. Deux des cercles visibles sont aussi grands que lui mais les deux autres sont beaucoup plus petits. De ceux-ci, l'un est boréal. Les deux têtes des Gémeaux y tournent ainsi que les genoux du Cocher, la jambe et l'épaule gauche de Persée avec la moitié supérieure du coude du bras droit d'Andromède, dont la main a sa paume tournée en haut, et le coude vers le midi. Les sabots du Cheval, le col du Cygne et le

haut de sa tête avec les belles épaules d'Ophiuchus, le décrivent en marchant circulairement. La Vierge un peu plus australe ne l'atteint pas, mais bien le Lion et le Cancer ; ceux-ci sont hors de lui, mais ce cercle coupe la poitrine et le ventre de l'un, jusqu'à ses parties honteuses, ainsi que le Cancer dont il partage l'écaille, tellement qu'un des yeux est d'un côté, et l'autre d'un autre. Ce cercle étant divisé en huit parties égales, cinq font toujours leur révolution au-dessus de la terre et trois au-dessous. Car c'est celui où le soleil retourne sur ses pas pendant l'été. Il est du côté du pôle boréal, et sur le Cancer.

Mais il y a vers le pôle austral opposé un autre cercle qui passe par le milieu du Capricorne, par les pieds du Verseau et par la queue de la Baleine. Le Lièvre y est placé, ainsi qu'une petite partie du Chien, mais seulement autant qu'il le touche de ses pieds. On y voit aussi le vaisseau Argo, les larges épaules du Centaure, l'aiguillon du Scorpion, et l'arc du brillant Sagittaire. Le soleil sorti du cercle boréal, entre ensuite dans ce cercle austral, d'où il retourne vers le premier pendant l'hiver. Des huit parties de ce cercle, trois sont toujours au-dessus de la terre, et cinq au-dessous.

Par le milieu de ces deux cercles, passe un autre cercle qui descend de la même quantité que le cercle lacté sous terre, comme pour la partager en deux moitiés. Quand le soleil parcourt ce cercle, il rend les jours égaux aux nuits, tant à la fin de l'été, qu'au commencement du printemps. Ses constellations sont le Bélier et les genoux du Taureau. Le Bélier y est de toute sa longueur, ce qui paraît du Taureau jusqu'aux genoux, la ceinture du brillant Orion, la sinuosité de l'Hydre brûlante, la coupe de moyenne grandeur, et le Corbeau, quelques étoiles des Serres, et les genoux d'Ophiuchus. L'Aigle ne s'y trouve pas divisé, mais ce grand messager de Jupiter n'en est pas éloigné, et la tête et le col du Cheval y circulent tout près de ces astres. L'axe du monde fait tourner ces cercles qu'il tient perpendiculaires sur lui-même en passant par leurs centres, mais le quatrième cercle fixe est oblique sur eux en touchant les deux tropiques aux points opposés, et en

entrecoupant avec le troisième cercle l'un et l'autre par moitiés. Personne ne fera jamais tourner les fuseaux de Minerve, quoiqu'instruit par elle-même, ni d'aussi grands, ni avec autant de rapidité, que ces cercles emportés obliquement chaque jour dans les airs, de l'aurore au couchant.

Les uns se lèvent en même temps que les autres s'abaissent, tous d'une manière uniforme, car il n'y a pour tous qu'une loi qui les fasse mouvoir, et descendre de la même quantité dont ils montent. Mais le cercle oblique traverse autant d'espace par-dessus l'océan, qu'il y en a du lever du Capricorne au lever du Cancer, en se couchant à la même déclinaison de laquelle il s'est levé, mais opposée. Si l'on prend la longueur du rayon visuel depuis l'œil jusqu'au ciel, et qu'on le porte six fois sur la circonférence du cercle, il le coupera en parties égales chacune de deux constellations ; on l'a appelé cercle des animaux, parce que le Cancer y est placé, le Lion dessus et la Vierge dessous, les Serres, le Scorpion, le Sagittaire et le Capricorne ; après celui-ci, le Verseau, puis la constellation des Poissons, à la suite desquels sont le Bélier, le Taureau suivi des Gémeaux. Le soleil, en parcourant chaque année ces douze signes, produit les saisons qui fertilisent la terre pendant qu'il décrit ce cercle dodécaïdre qui est d'une part autant élevé au-dessus de la terre qu'il est de l'autre part enfoncé sous le convexe Océan. Six de ces douze signes se couchent toutes les nuits pendant que les six autres se lèvent, et la longueur de chaque nuit est proportionnée à la quantité dont la moitié de ce cercle est élevée au-dessus de la terre depuis le commencement de la nuit. Il ne sera pas inutile d'observer en quels jours se lève chacune des parties de ce cercle, car il y en a toujours quelque une avec laquelle le soleil se lève. On les reconnaît aisément à la simple inspection ; mais comme elles sont souvent obscurcies par des nuées, ou cachées par des montagnes lors de leur lever, il faut se faire d'autres marques pour savoir dans quel temps elles se lèvent. L'Océan vous en présente les moyens de part et d'autre, puisque ces constellations, toutes nombreuses qu'elles sont, font leur circulation dans leurs cercles respectifs, chacune depuis le bord de l'horizon oriental.

Quand le Cancer se lève, vous voyez quelles sont les étoiles qui marchent en même temps que lui ; les unes se couchent à l'occident, les autres se lèvent à l'orient. La couronne se couche, ainsi que le haut de l'épine du Poisson. On voit la moitié supérieure, tandis que la moitié inférieure descend par ses extrémités. Mais à l'opposé, le Poisson avance ses parties supérieures pendant la nuit, mais non le bord de son ventre. Le Cancer entraîne le Serpente qui a peine à le suivre par les genoux jusqu'à ses épaules, et il amène le Serpent jusqu'au cou. Le gardien de l'Ourse ne se montre plus en égale portion, de jour et de nuit, mais la moindre pendant le jour et la plus grande pendant la nuit. L'océan reçoit le Bouvier qui y descend de quatre de ses parties, et qui, quand il est rassasié de la lumière du jour, y demeure jusqu'à plus de la moitié de la nuit, depuis le soir qu'il se couche quand le soleil s'incline vers l'occident. Ces nuits sont dites celles où il se couche tard. Tel est alors le coucher de ces astres. Mais Orion qui leur est opposé, brillant de son baudrier et de ses épaules, et confiant dans son épée, se lève avec le fleuve entier, et paraît de toute sa grandeur. Quand le Lion se lève, tout ce qui accompagne le Cancer se baisse vers l'occident, et l'Aigle aussi tout entier. Mais l'homme à genoux ne descend dessous l'horizon que jusqu'au genou droit qu'il ne plonge pas dans l'Océan orageux. La tête de l'Hydre se lève alors, ainsi que le Lièvre gris, le Petit Chien, et les pieds antérieurs du Chien brûlant.

La Vierge en se levant ne fait pas descendre un moindre nombre d'astres sous la terre, car alors la Lyre de Cyllène et le Dauphin se couchent, ainsi que la flèche, en même temps que le devant des ailes du Cygne jusqu'à sa queue et la dernière partie du fleuve se cachent. La tête du Cheval et son col se couchent aussi alors, mais la plus grande partie de l'Hydre se lève jusqu'à la croupe, et le Chien en s'avancant amène ses pieds de derrière, et tire après lui la poupe du vaisseau Argo constellé qui monte au-dessus de la terre, coupé par le milieu à son mât, quand la Vierge entière est déjà sortie de dessous terre.

Les Serres, quoique avec une lueur faible, ne se lèvent pas sans être vues, puisque avec elles le Bouvier remarquable par l'étoile Arcturus se lève tout entier. Le vaisseau Argo au contraire ne paraît pas entièrement au-dessus de la terre, mais à la queue près, l'Hydre qui s'étend dans une grande partie du ciel. Les Serres amènent aussi le Serpente Ophiuchus, mais seulement sa jambe droite jusqu'au genou de l'homme toujours agenouillé et toujours penché vers la lyre ; seul de tous les groupes célestes, nous le voyons dans la même nuit se coucher d'un côté et se lever de l'autre : sa jambe paraît seule avec les deux Serres ; pour lui, la tête tournée d'un autre côté, il attend le lever du Scorpion et du Sagittaire. Car ces deux signes le portent, celui-ci par le milieu, et tout le reste ensemble en avançant vers lui sa moitié gauche et son arc avec sa tête ; et c'est ainsi qu'il passe en trois portions. Les Serres entraînent la moitié de la couronne, et le bout de la queue du Centaure, alors le Cheval se couche après sa tête déjà enfoncée, et il attire le bout de la queue du premier oiseau. La tête d'Andromède se couche en même temps, le midi nébuleux envoie après elle la monstrueuse Baleine, et à l'opposé, Céphée l'attire du côté du septentrion par un grand geste de sa main. La Baleine tombe par le dos vers lui, et Céphée par la tête, la main et l'épaule.

Au lever du Scorpion, Les sinuosités en fleuve se rendront au vaste Océan, où il effrayera par sa venue le terrible Orion, que Diane a puni, selon une tradition antique. On raconte que le brave Orion lui enleva son voile, quand dans Chio, assisté d'Oenopion, il terrassait les bêtes féroces à coups de massue ; la déesse envoya contre lui un autre animal, entre les collines qui règnent au milieu de l'île ; c'était un énorme scorpion qui le mordit et le fit mourir, pour l'insulte qu'il avait faite à Diane. C'est pourquoi on dit qu'à la venue du Scorpion, Orion s'enfuit sous terre à l'opposé, et tout ce qui reste d'Andromède et de la Baleine s'enfuit visiblement avec lui. Alors Céphée rase la terre, de sa ceinture, en baignant sa tête dans les eaux de l'Océan, mais non, aucune de ses autres étoiles, les Oursses retenant ses pieds, ses genoux et ses reins. La malheureuse Cassiopée s'afflige du sort de son enfant, ni ses pieds

ni ses mains ne paraissent honorablement se porter hors de sa chaise, mais elle se jette comme en plongeant la tête la première dans l'eau, jusqu'aux genoux, ne pouvant sans de grandes peines se comparer à Doris et à Panope.

Pendant qu'elle tombe à l'Occident, les seconds contours de la couronne et les dernières parties de l'Hydre, reviennent au ciel, avec le corps et la tête du Centaure et la bête que le Centaure tient à la main droite. Les pieds antérieurs de ce géant à cheval, sont suivis de l'arc qui commence à se montrer ; et avec l'arc, montent la circonvolution du serpent, et le corps d'Ophiuchus. Le Scorpion en se levant agite ses articulations écailleuses, et amène après lui les mains d'Ophiuchus, avec les premiers traits du serpent lumineux étoilé, et de l'homme à genoux, car celui-ci, se lève toujours renversé en faisant sortir d'abord sa ceinture et ses épaules avec sa main droite, puis la tête et l'autre main montent en même temps que le Sagittaire se lève. Avec ces astres apparaissent la Lyre de Mercure, et Céphée qui ne se montre que de la poitrine hors de l'Océan, Alors tous les feux de la grande voie s'éteignent dans l'eau où ils tombent avec toutes les parties d'Orion, le Lièvre poursuivi se cache tout entier, mais non les Chevreux et la Chèvre, qui brillent dans la main d'Héniocus, et se distinguent de ses autres membres, ils restent pour exciter les tempêtes quand ils se lèvent avec le soleil. Le Capricorne, en montant en amène la tête, l'autre main et les reins. Tout ce qui est plus bas descend avec le Sagittaire, et ni Persée, ni le bec du navire constellé ne demeurent au-dessus de l'horizon ; car Persée disparaît, à l'exception de son genou et de son pied droit ; du navire, il ne reste plus que ce qui sert à faire tourner la poupe, le corps du vaisseau s'en va lorsque le Capricorne vient, et en même temps le Petit Chien s'enfuit, mais les constellations de l'Oiseau, de l'Aigle, et de la flèche ailée reviennent avec l'Hydre sacrée de l'autel austral.

Le Cheval, au lever du verseau, monte aussi ses pieds et de sa tête ; et à l'opposé du Cheval, la nuit étoilée attire le Centaure par la queue, sous les eaux, mais elle ne peut en absorber la tête,

ni les larges épaules avec la poitrine ; elle entraîne la courbure du cou et le front de l'Hydre flamboyante, dont le reste demeure visible. Mais cette partie postérieure s'en va aussi avec le Centaure, quand les Poissons se lèvent. Celui des Poissons qui vient postérieurement aux autres, mais inférieur au Capricorne bleuâtre, monte, non entièrement, car il attend une autre douze constellations, et l'on voit paraître les mains fatiguées d'Andromède, ses genoux et ses épaules, sortant de l'Océan, les unes avant les autres, mais de manière qu'un seul de chacun de ces membres doubles paraît quand les deux Poissons se montrent, ils attirent d'abord la main droite, et ensuite la main gauche est amenée par le Bélier montant. Au lever du Bélier, vous voyez l'autel du côté de l'occident, et d'un autre côté, Persée se levant de la tête et des épaules : mais on ne sait si c'est à la fin du Bélier que paraît sa ceinture, ou au commencement du Taureau, avec qui elle se lève toute entière, car il n'en reste rien après le lever du Taureau. Le Cocher marchant tout près de lui, ne se lève pourtant pas en entier avec cette constellation, il passe tout entier avec les Gémeaux. Mais les Chevreux, et la plante du pied gauche, avec la Chèvre, se lèvent avec le Taureau, quand le dos et la queue de la Baleine céleste se portent de bas en haut. Alors le Gardien de Ourse se couche avec cette première constellation ; ces quatre l'emmènent à la réserve de sa main gauche, et sous lui se lève la Grande Ourse.

Regardez les deux pieds d'Ophiuchus se couchant jusqu'aux genoux, ce sont les marques du lever des Gémeaux qui montent de l'autre côté. Alors aucune partie de la Baleine ne passe ni à l'orient ni à l'occident, mais vous la voyez toute au-dessus de la terre, et le nautonier dans le calme de la mer voit la sinuosité du fleuve qui vient de l'Océan oriental, lorsqu'il attend qu'Orion vienne l'avertir de ce qui reste encore de la nuit et de la durée du temps où il naviguera encore dans l'obscurité.

Car les dieux donnent aux hommes ces sortes d'annonces dans tous les lieux de la terre.

III - Pronostics célestes.

Ne voyez-vous pas, quand la lune paraît du côté de l'occident en cornes amincies, qu'elle marque le commencement du mois ? Et quand sa première lueur devient assez forte pour causer de l'ombre, elle est à son quatrième jour. Au huitième, son disque coupé en deux moitiés n'en montre qu'une seule ; mais au milieu du mois, elle montre sa face entière ; et dans son déclin, ces phases revenant dans un ordre inverse, disent, à chaque aurore, quelle partie du mois elle va commencer. Les douze portions du zodiaque suffisent pour montrer la durée des nuits, et pendant toute l'année, les saisons propres au labourage des terres, aux semailles et aux plantations. Toutes ces annonces nous ont été manifestées en tous lieux par la divinité. Et quiconque a éprouvé sur un vaisseau la tempête et la pluie, se ressouvient du violent Arcturus, ou de toutes autres étoiles qui se lèvent le matin du sein de l'Océan, et de celles qui en sortent au commencement de la nuit.

Le soleil les parcourt chaque année, en suivant un long circuit, il s'approchera tantôt de l'une, tantôt de l'autre, tantôt en se levant, tantôt en se couchant, comme en un temps une étoile, et en un autre une autre étoile caresse l'aurore.

Vous le savez par les dix-neuf révolutions annuelles du soleil éclatant, bien égales entre elles, et par les étoiles de la nuit depuis la ceinture jusqu'au bout des pieds d'Orion et à son Chien hardi. Les astres même de Neptune et ceux de Jupiter annoncent aux hommes qui les observent ce qui doit naturellement arriver : ayez donc soin, si vous vous confiez à un navire, d'apprendre à connaître les signes précurseurs des vents d'hiver et de la mer

orageuse. Vous y aurez peu de peine, et l'homme prudent y trouve une grande utilité. En se précautionnant d'abord lui-même, il avertit les autres de l'approche de la tempête, car souvent dans une nuit sereine, craignant la mer dès le matin, il remet son vaisseau à terre ; d'autres fois il prolonge jusqu'au troisième jour et quelquefois jusqu'au cinquième le moment de son départ. Mais aussi en d'autres temps il s'expose au danger qu'il n'a pas prévu, car les hommes n'ont pas reçu de Dieu la connaissance de toutes choses ; il y en a plusieurs encore qui leur sont cachées, et qu'il leur fera connaître dans la suite, quand il lui plaira ; car révérend en tous lieux, il aime les mortels, et sa protection éclate dans les signes qu'il leur donne.

Ainsi la lune, quand elle ne paraît qu'à moitié, nous apprend certaines choses, et d'autres choses encore à mesure qu'elle se remplit deux côtés, et encore quand elle est pleine. Il en est de même aussi du soleil, à la fin de la nuit et quand il se lève. Et nous pourrions tirer encore d'autres pronostics des autres astres, tant la nuit que le jour.

Observez donc d'abord la lune avançant ses deux cornes : le soir diversifie beaucoup sa lueur en différents temps. Elle prend en croissant des apparences bien variées, les unes le troisième, les autres le quatrième jour, et par elles vous pouvez juger de la température du mois qui commence.

Car si elle est bien effilée et claire, le troisième jour, elle sera sereine ; si elle est fine et presque rouge, elle présage des vents ; si ses bords ne se terminent pas net, et que ses cornes ne soient pas bien pointues, mais que sa lueur au troisième jour soit faible, c'est signe que le vent viendra du midi, ou que la pluie est près de tomber. Si dans le troisième jour, ses deux cornes n'éprouvent aucun changement, et qu'elle ne brille pas par le haut, mais que les pointes de son croissant s'inclinent également droit de part et d'autre, les vents du soir s'élèveront pendant cette nuit ; mais si c'est dans son quatrième jour qu'elle a cette apparence, elle désigne de la pluie amassée dans l'air ; et si la corne supérieure du

croissant est abaissée, attendez-vous à un vent du nord. Si au contraire cette corne se relève, vous aurez un vent du midi ; si quand, le troisième jour, elle montre un cercle entier, elle est pleinement rouge, il surviendra un orage qui sera d'autant plus grand, que le rouge qui la colore sera plus fort.

Considérez pareillement la lune quand elle est pleine, et quand elle est dichotome (coupé par le milieu : quadrature, entre la nouvelle et la pleine lune, ou entre la pleine et la nouvelle. Ce que nous appelons 1er et 2e quartier), quand elle est croissante, et quand elle va reprendre ses cornes ; vous trouverez encore dans sa couleur des annonces de la température du mois quel qu'il soit. Car si elle est pure, vous aurez du beau temps ; si elle est rouge, vous n'aurez que des vents ; et si elle est plus ou moins obscurcie et terne, vous pouvez prévoir de la pluie. Ces annonces ne se font pas tous les jours, il n'y a que celles du troisième et du quatrième avant la dichotomie, et de la dichotomie à la lune de la moitié du mois, ainsi que de cette moitié à la dichotomie décroissante, qui soient significatives. On atteint bientôt le dernier quart du mois, et ensuite le troisième on compte de la fin.

Si elle est alors entourée de deux ou trois cercles, ou même d'un seul, le cercle unique est un signe de vent ou de calme ; si le cercle n'est pas bien formé, il y aura du vent ; s'il est faible, on aura du calme, mais deux cercles qui entourent la lune sont les avant-coureurs d'un orage qui sera bien plus fort s'il y a un troisième cercle plus sombre et plus déchiré.

Tels sont les présages que vous pouvez tirer de la lune pour le mois.

Ayez soin aussi de consulter le soleil aux deux points opposés, car les signes qu'il présente sont les meilleurs.

D'abord il faut que son disque soit bien pur quand il touche les terres à l'horizon ; si le jour doit être serein, il faut qu'il n'ait aucune tache, mais qu'il paraisse avec le même éclat sur toute sa surface. S'il est bien pur le soir, et qu'il se couche sans nuages,

avec une splendeur adoucie depuis le milieu du jour, l'aurore du lendemain sera belle, mais non s'il se lève comme creusé en apparence, ni quand ses rayons se partagent en se dirigeant les uns vers le midi, les autres vers le nord, en même temps qu'entre eux il en reste d'autres très brillants, car alors c'est de la pluie ou du vent qu'il vous annonce.

Voyez donc si les rayons du soleil retournent sur lui, c'est une observation très bonne à faire. S'il a de la rougeur, comme souvent il devient rouge par l'attraction des nuages, c'est un signe de vent ; s'il devient noir, c'est signe d'une pluie prochaine ; et s'il est noir et rouge en même temps, c'est signe de pluie et de vent. Si lors de son lever ou de son coucher, ses rayons se réunissent et forment un faisceau épais, ou s'il est chargé de nuages, quand il passe de la nuit à l'aurore, ou du jour à la nuit, tous ces jours-là n'auront que des pluies continuelles : et de même, quand quelque petite nuée précédera son lever, et qu'il montera ensuite paré de ses rayons, attendez-vous à de la pluie ; quand son disque paraît comme dilaté à son lever, et se rétrécit ensuite, le jour sera beau, quand même il y aurait eu un peu de pluie, et qu'il aurait été pâle à son coucher. Après une pluie qui a duré tout le jour, examinez les nuées, vers le soleil couchant. Si une nuée noirâtre obscurcit le soleil, et qu'elle soit traversée par des rayons qui paraissent autour, de part et d'autre, vous aurez besoin de vous mettre à couvert quand il se lèvera.

Mais s'il se plonge sans nuée dans le flot du soir, et que pendant qu'il se couche et qu'il disparaît, des nuées noirâtres s'approchent de lui, vous pouvez ne pas trop craindre de pluie pour la nuit ni le lendemain. Quand au contraire les rayons du soleil en s'affaiblissant se dardent rapidement du ciel, comme pour s'éteindre, lorsque la lune opposée à la terre et au soleil, répand une ombre, et qu'il ne paraît pas de nuages rouges dispersés çà et là, pendant qu'il tarde à briller avant l'aurore, les terres deviennent arides, ce jour-là. Pareillement, si, pendant qu'il est encore sous l'horizon, il n'envoie que des rayons ternes avant l'aurore, n'oubliez pas que vous aurez bientôt de la pluie ; et plus

ces rayons seront obscurs, plus vous serez certain qu'il ne manquera point d'en tomber. Mais si les rayons ne sont que peu ternis, comme ils le sont souvent par des nuages légers, ils s'obscurcissent davantage à l'approche du vent.

Les cercles qui entourent le disque solaire, ne montrent pas qu'il soit serein ; plus ils en sont proches et noirs, plus ils annoncent d'orages ; et s'il n'y en a que deux, ces orages seront encore plus violents. Observez donc, quand le soleil se lève, et quand il se couche, si les nuages nommés parélie qui l'entourent, sont rouges du côté du midi ou du côté opposé, ou des deux côtés à la fois ; et ne regardez pas cette observation comme vaine, car quand ils entourent de toutes parts le soleil, près de l'océan, la pluie ne tarde pas à tomber ; s'il n'y en a qu'un qui rougisse du côté du nord, c'est de là que viendra le vent ; mais du midi si elle est de ce côté-là, surtout si en même temps il tombe des gouttes de pluie, ces signes seront plus certains du côté de l'occident, car c'est de là qu'ils annoncent toujours sans varier.

Observez la crèche : semblable à un petit nuage, elle est placée dans le ciel boréal sous le Cancer ; mais autour d'elle à une distance médiocre qu'on peut estimer d'une coudée au plus, marchent deux étoiles peu apparentes, l'une boréale, l'autre australe. On les appelle les Ânes, et au milieu d'elles est la crèche, qui s'évanouit bientôt quand l'air est pur. Si ces étoiles qui marchent ensemble des deux côtés paraissent proches l'une de l'autre, elles inondent les campagnes d'un déluge d'eau : si le ciel s'obscurcit, et que ces deux étoiles conservent leur couleur, c'est encore un signe de pluie ; si l'Âne plus boréal que la crèche n'a qu'une lueur languissante et sombre, tandis que l'austral est brillant, prenez garde au vent du midi ; et si, au contraire, l'austral paraît s'obscurcir, observez surtout le boréal.

La mer gonflée et les sifflements qui se font entendre au loin sur ses rivages, dans un temps serein et les sons aigus et prolongés qui viennent du haut des montagnes, sont encore des signes de vent.

Quand le héron blanc vient à grands cris, de la mer à la terre, contre sa coutume, la mer sera fort agitée.

Et souvent les foulques ou poules d'eau, quand elles volent par un temps serein, se portent en foule contre les vents qui vont souffler.

Souvent aussi les canards sauvages ou les plongeurs de mer, qui battent la terre de leurs ailes, et les nuées qui se prolongent sur les sommets des montagnes, et les fleurs qui tombent des plantes, avec le duvet des acanthes blanches, et nageant à la surface de l'eau, avant ou après, sont autant de signes de vent.

En observant aussi en été, d'où partent les tonnerres et les éclairs, vous saurez par là d'où vient le vent.

Et dans l'obscurité de la nuit, vous aurez du vent des points où sont les étoiles tombantes, qui laissent après elles un sillon blanchâtre ; mais si elles filent les unes et les autres de divers côtés, comptez sur des vents variés qui s'entrebatront et se confondront les uns dans les autres, de sorte qu'alors on ne peut avoir rien de certain.

Quand les éclairs partent du sud-est et du midi, ou bien de l'ouest et quelquefois du nord, le pilote en mer a sujet de craindre la tourmente ou la pluie qui amène tous ces éclairs.

Souvent, à l'approche des pluies, les nuées paraissent comme des toisons de laine, ou une double iris s'étend sous toute la courbure du ciel, ou quelque étoile s'entoure d'un espace noirâtre ; les oiseaux de mer ou de marais plongent sans cesse, et sans pouvoir se rassasier de ces bains perpétuels ; ou les hirondelles voltigent sur les marais, en rasant de leurs ventres la surface de l'eau en vain soulevée ; ou la race plus persécutée des grenouilles, qui sont la pâture des serpents, croasse au bord des eaux ; ou le hibou solitaire hurle dès le matin ; ou la corneille bruyante au-dessus du rivage, s'abat sur la terre quand l'orage va commencer, ou bien elle enfonce sa tête dans l'eau jusqu'aux

épaules, ou elle s'y plonge toute entière en nageant, ou elle s'y tourne et retourne en criant.

Les bœufs mêmes, sentant la pluie qui va tomber, élèvent leurs têtes sers le ciel. Les fourmis emportent au plus vite leurs œufs de leur trou ; les iules (ver à plusieurs pieds, comme la scolopendre) rampent sur les murs, ainsi que les vers qu'on appelle les entrailles de la terre. Les poules domestiques, engendrées par le coq, grattent et gloussent avec un bruit semblable à celui de l'eau qui tombe par gouttes sur de l'eau.

Toutes les espèces de corbeaux, et les familles des geais, donnent aussi en se rassemblant, et par leurs cris qui ressemblent à ceux des éperviers, des signes de la pluie prête à tomber ; les corbeaux imitent par des croassements réitérés et tumultueux, et par les battements fréquents de leurs ailes, le bruit des grandes gouttes de la pluie qui commence. Les canards et les geais domestiques, perchés sur les endroits les plus élevés, agitent leurs ailes, ou le héron court vers l'eau en jetant des cris aigus ; ce sont pour vous, qui voulez prévoir la pluie, autant de signes que vous devez ne pas négliger, non plus que l'acharnement des mouches, qui piquent avec plus d'avidité pour le sang ; ni les flocons qui s'amassent au bord des bougies qui brûlent dans les ténèbres de la nuit ; ni en hiver, le mouvement extraordinaire et irrégulier de leurs flammes, qui se jettent çà et là comme en bouillons ; ni leur lumière matte et sans rayons. N'oubliez pas aussi d'observer si les canards volent par troupes nombreuses ; s'il sort beaucoup d'étincelles du feu où vous aurez mis un pot ou un vase à trois pieds ; si, pendant que les charbons sont ardents, les cendres sont parsemées de points brillants comme des grains de millet, à tout cela vous reconnaîtrez des marques de pluie.

Mais si les sombres nuées s'étendent le long des vallées des grandes montagnes, pendant que leurs sommets restent découverts, vous aurez un temps serein, de même que quand la nuée sera basse sur la vaste mer, et ne s'élèvera pas au-dessus de la surface de l'eau où elle restera étendue au niveau de la plage

maritime. Quand donc l'air est serein, observez s'il ne se troublera point ; et quand il est orageux, observez s'il doit bientôt s'éclaircir. Pour cela, consultez la crèche que le Cancer entoure, quand elle vient d'être dégagée de tout nuage, car elle s'en délivre à la fin de l'orage. La tranquillité des flammes des luminaires, et le cri lent et paisible du hibou pendant la nuit, et de la corneille le soir, vous annoncent la fin de la tempête, de même qu'aux cris des corbeaux, se répondant les uns aux autres, et ensuite croassant tous ensemble, en se rassemblant et regagnant leurs nids, on peut penser qu'ils se réjouissent, si on en juge par le bruit qu'ils font, sur les arbres où ils sont perchés, en secouant leurs ailes mouillées. Avant le retour du calme, les grues s'envolent ensemble sans crainte, mais n'espérez point de beau temps si elles reviennent, non plus que si la clarté du ciel s'obscurcit sans qu'il y ait de nuées, ni d'autre obscurité d'ailleurs, ni de la lune, mais si les étoiles sont sans éclat, tout cela ne peut vous présager un beau temps, mais de l'orage ; ainsi que quand vous voyez des nuées dans un même lieu, et d'autres près d'elles, celles-ci passant, et les premières les suivant ; et aussi quand vous entendez les oies qui crient en allant aux pâturages. Le cri nocturne de la corneille qui vit neuf âges, de la chouette qui se fait entendre le soir, et du passereau le matin ; tous les oiseaux qui s'éloignent de la mer, l'orchile et le rouge-gorge qui se retirent dans des trous, et les troupes de geais qui reviennent le soir de paître, vous offrent encore des signes de tempête. Les abeilles fauves ne sortent pas avant un orage pour aller chercher leur nourriture, mais elles s'occupent au-dedans à leurs ouvrages, et en l'air les longues bandes de grues ne continuent pas leur vol, mais elles retournent et cessent de voler.

Il en est de même quand, dans le repos des vents, les toiles légères sont agitées, et que les flammes des bougies sont ternes, ou lorsque le feu prend avec peine et sans faire de cendre, aux torches d'ailleurs nettes et sèches, attendez-vous à des orages. A quoi bon rapporter tous les autres signes que les hommes peuvent remarquer ? Il n'est pas jusqu'à la cendre que vous pouvez

observer comme une neige légère, comme des grains de millet autour de la mèche ardente de la lampe allumée ; ou comme de petits grêlons autour d'un charbon brûlant avec un nuage léger qui paraît au milieu, tandis que le feu le consume en dedans.

Les chênes chargés de leurs fruits, et les noirs lentisques, ne sont pas exempts de nous donner des signes à leur manière. Le cultivateur les examine souvent pour ne pas perdre ce que l'été lui promet. Les chênes bien garnis de glands annoncent un hiver rigoureux ; que les campagnes ne soient donc pas trop couvertes, afin que les épis ne soient pas trop serrés. Le lentisque produit trois fois, et il porte en trois temps qui servent d'indications pour autant de sortes de culture. En effet, on divise en trois le temps de travailler à la terre, celui du milieu, et ceux du commencement et de la fin. D'abord ce sont le labourage et les semailles, ensuite la production des fruits, et enfin le terme. Tout cela est bien signifié par le lentisque dont la fécondité l'emporte sur tous les autres végétaux. Ses premiers fruits sont petits, les seconds sont moyens entre les premiers et les derniers. La squille, par ses trois temps de floraison, nous montre la même distribution des travaux de la terre ; car ce que le cultivateur remarque dans la fructification du lentisque, il le retrouve dans la blanche fleur de la squille.

Quand, dans la saison de l'automne, les guêpes se ramassent en plusieurs groupes, avant le retour des Pléiades au soir, on peut être certain que l'hiver suivant sera proportionné à la grosseur de ces pelotons.

Les accouplements des truies, des brebis et des chèvres, recevant encore le mâle, au retour du pâturage, annoncent, comme les guêpes, une grande intensité de froid.

Le pauvre se réjouit quand il voit les chèvres, les brebis et les truies ne s'accoupler que tard, parce que n'ayant pas de quoi se chauffer beaucoup, il prévoit par elles que l'hiver sera doux cette année. Le laboureur aime aussi à voir des troupes de grues venir en leur temps, car quand elles se montrent hors de saison, les hivers arrivent aussi d'autant plus irrégulièrement, qu'elles se font

voir avec plus de variations ; car plus tôt et plus serrées elles paraissent, plus tôt aussi ils viennent après elles. Mais quand vous ne les voyez que tard et non en troupes, qu'elles volent plus longtemps et en petit nombre, le délai de l'hiver vous permettra d'achever vos derniers travaux.

Si les bœufs et les béliers, à la fin de l'automne, frappent la terre de leurs cornes, et élèvent leurs têtes contre le vent du nord, les Pléiades à l'occident vous amèneront un hiver orageux : qu'on n'ouvre pas trop la terre, car il sera long et excessif ; et il ne sera favorable ni aux plantes, ni à la culture. Qu'une neige abondante couvre les vastes campagnes, mais qu'elle ne tombe pas sur les moissons déjà fortes et montées, afin qu'on puisse jouir de la fertilité de cette année. Mais il ne faut pas qu'on voie au ciel une ou plusieurs comètes, comme il s'en forme dans les années sèches.

Le cultivateur ne voit pas non plus avec plaisir de dessus le continent, des troupes d'oiseaux se jeter des îles sur ces terresensemencées, à l'approche de l'été ; car il craint pour sa moisson qu'elle ne soit dépouillée de grains, et frappé d'une rouille stérile. Mais le pasteur voit volontiers ces oiseaux, quand ils viennent en assez grand nombre, dans l'espérance qu'ils lui donnent qu'il y aura abondance de lait pendant l'année.

C'est ainsi que nous vivons nous autres hommes en divers lieux, mais dans les mêmes variétés de peines, toujours attentifs à étudier les signes qui s'offrent devant nous, pour nous donner la connaissance de l'avenir.

Les bergers observent les agneaux quand ils vont aux champs : d'un côté les béliers du troupeau, si de l'autre les agneaux jouent à se frapper, ceux-ci avec leurs quatre pieds légers, ceux-là avec leurs deux cornes ; ou si quelques-uns ne marchent pas volontiers hors du troupeau, broutant l'herbe çà et là, en retournant le soir à l'étable, quoique souvent rappelés par de petits cailloux qu'ils leur jettent.

Les laboureurs et les bouviers apprennent aussi des bœufs à prévoir l'orage qui va s'élever ; quand les bœufs lèchent les cornes de leurs pieds de derrière, ou s'étendent dans l'étable couchés sur le côté droit, quand ils se rassemblent en retournant le soir à l'étable, le laboureur prudent diffère d'ouvrir la terre ; ou, quand mugissant plus que de coutume, ainsi que les vaches tristes au retour du pré et du pâturage, en signe de vouloir se rassasier avant l'orage ; et ni les chèvres, si elles broutent les branches de chêne ni les cochons, s'ils se vautrent dans la boue, n'annoncent du beau temps.

Quand le loup hurle fortement, seul à l'écart ou qu'il s'approche imprudemment des endroits habités pour s'y faire une retraite, tandis qu'il devrait se cacher, attendez-vous à un orage dans trois jours.

Ainsi vous pouvez par les premiers signes que vous voyez prédire les vents qui souffleront, la tempête ou la pluie, pour le jour même, ou pour le lendemain ou le surlendemain.

Ni les rats mêmes avec leurs cris sourds, n'ont paru aux Anciens ne pas vouloir annoncer quelque changement dans l'air, quand par un beau temps, on les entend ou qu'on les voit courir plus fréquemment, comme dans une espèce d'agitation ; ni les chiens, quand ils grattent la terre avec deux pattes, car alors le chien sent l'approche de la pluie. L'écrevisse alors sort de l'eau pour se retirer sur la terre avant que l'orage éclate. Les souris dans les maisons se préparent de leurs pattes un lieu pour s'y reposer quand elles ont un pressentiment de pluie, et c'est ainsi qu'elles la présagent.

Ne négligez aucun de ces signes. Comparez-en deux l'un à l'autre ; s'ils conspirent ensemble, vous serez plus sûr de l'avenir, mais assurez-vous en plus encore par un troisième. Vous pouvez compter tous les signes pendant le cours d'une année, en les comparant les uns aux autres pour voir au lever ou au coucher de quelle étoile un jour commence comme un signe l'annonce. Il sera plus sûr de faire ces observations aux quartiers de chaque lune qui

sont les temps des mois consécutifs, où l'air est le plus difficile à juger pendant les huit nuits de la présence ou de l'absence de la lune.

Ces observations faites sans interruption pendant toute une année, vous mettront en état de ne rien dire d'incertain sur l'état de l'air.

Les Phénomènes d'Aratus

par Germanicus César

Aratus a consacré ses premiers vers au Dieu tout-puissant. A toi aussi, à toi que j'honore comme mon père, comme l'auteur de mon existence, je consacre les premiers fruits de mes travaux, en t'offrant ces prémices de mes chants.

Le maître du ciel nous montre ce que peuvent les signes qu'il nous y présente pendant toute la durée de l'année, soit que le soleil, au plus haut de sa course, traverse le Cancer brûlant, ou qu'au point opposé il passe devant le Capricorne glacé ; soit lorsque dans le Bélier ou la Balance, il rend le jour égal à la nuit.

Si la paix ne régnait sous ton empire, la mer serait-elle ouverte aux flottes qui parcourent les plaines liquides de l'Océan ? La terre serait-elle laissée à la culture ? Non, mais partout les champs seraient stériles et sans vie.

Maintenant, nous pouvons à loisir élever sans crainte nos regards vers le ciel ; nous pouvons observer les astres et leurs mouvements divers ; nous pouvons apprendre à connaître ce que doit redouter le nautonier, ce que doit éviter le prudent laboureur, quand l'un doit confier sa nef aux vents, et l'autre ses semences à la terre.

Pendant que j'apprends aux muses latines à célébrer ces bienfaits de ta puissance, viens à mon aide, ô mon père, et seconde mes efforts !

Le ciel entraîne, par l'impulsion de son mouvement, tous les astres qui brillent disséminés au haut de ce vaste univers. L'axe seul immobile garde une position constante, et tenant les terres en équilibre, il fait tourner le monde sur lui comme sur un pivot inébranlable. Chacune des extrémités qui le terminent a été nommée pôle par les Grecs ; l'une est plongée dans les eaux de l'Océan, et l'autre demeure élevée sous le fougueux Aquilon.

L'axe est retenu de chaque côté dans sa place par les deux Ourses de Crète, ainsi nommées chez les Romains, et autrement connues sous le nom de Chariots, auxquels ces constellations ressemblent par la disposition de leurs étoiles ; car trois sont au timon, et quatre brillantes forment les roues. Si vous aimez mieux les appeler Ourses, leurs têtes sont en sens contraires, chacune dos à dos, ayant la sienne opposée à la croupe de l'autre. Le cercle qui passe par leurs épaules inclinées les emporte dans la révolution qui les fait descendre sous l'horizon. A en croire l'antiquité, l'île de Crète vous a nourries, le maître de l'Olympe vous a placées au ciel ; ainsi vous a récompensées le grand Jupiter, pour l'avoir allaité et gardé dans son berceau, lorsque pour dérober à Saturne la connaissance de la tendresse maternelle, vous faisiez retentir d'une main officieusement trompeuse vos cymbales d'airain, afin que les cris de l'enfant ne fussent pas entendus de son père. De là vient que les corybantes, fidèles serviteurs de la déesse, frappent toujours leurs tambours sacrés sur le mont Ida ; de là vient qu'Hélice et Cynosure, ces nourricières de Jupiter, brillent aujourd'hui dans le ciel : Hélice dont les étoiles s'étendent sur un plus grand espace, est le guide des Grecs dans leurs voyages ; et Cynosure dirige les Phéniciens dans leurs navigations. Mais Hélice toute entière brille d'un éclat plus vif. Aucune étoile ne se montre au ciel, avant les sept qui éclatent sur cette belle crétoise, quand le soleil a plongé sa face rayonnante dans les eaux de l'océan ; et toutefois Cynosure guide plus sûrement les navigateurs, parce qu'étant plus petite elle leur apparaît toute entière, pendant toute la durée de chacune de ses révolutions ; et comme elle est toujours visible, elle n'a jamais

manqué de montrer aux vaisseaux de Sidon la voie qu'ils ont à suivre.

Entre ces deux constellations roule comme un torrent le grand Serpent qui les dépasse de part et d'autre en développant ses replis tortueux. Il s'étend au-dessus de l'Hélice par sa queue, qui retombant couverte d'écailles vers la Cynosure, se termine vers la tête de l'Hélice. La Cynosure est enfermée dans une immense courbure de ce serpent, qui déployant ses grands orbes, rampe en montant par derrière jusqu'à la grande ourse qu'il regarde d'un œil ardent ; ses tempes creuses brillent des feux de plusieurs belles étoiles, mais il n'y en a qu'une seule qui étincelle au bout de sa mâchoire, et aux lieux où l'étoile de ce dragon marque sa tempe droite, où éclatent celles de son menton, où brille l'extrémité de sa queue, et où l'on voit scintiller la dernière étoile de l'Hélice, dans le voisinage du lever et du coucher, les Ourses inconnues aux flots soulevés de l'océan, décrivent un cercle entier en maintenant toujours l'axe éclairé par des feux qui ne s'éteignent jamais dans les eaux.

Non loin de là est l'image d'un homme sans nom et sans cause connue de sa douleur. Le genou droit plié, et les bras étendus des deux côtés, avec les mains ouvertes vers le ciel, il presse la tête du serpent sous la plante de son pied gauche, là où la couronne d'Ariane a été consacrée au ciel par une grâce qui fut le prix des faveurs accordées à Bacchus ; son dos étincèle d'étoiles ; mais à l'endroit où s'élève cette triste et malheureuse constellation accablée sur ses genoux succombants, est Ophiuchus dont vous remarquez d'abord la tête, et ensuite les larges épaules reconnaissables à leurs étoiles qui brillent d'un éclat plus vif que celles de ses autres membres.

Quand la lune dans son plein partage le mois par moitiés, on aperçoit peu les mains qui serrent le Serpent glissant pour s'échapper à la hauteur du milieu d'Ophiuchus. Ses pieds aboutissent au Scorpion, sur le dos duquel s'appuie la plante du pied gauche, mais le pied droit reste suspendu sans appui. Ses

mains n'ont pas un poids égal à soutenir, car la droite ne tient que la moindre partie du serpent, tandis qu'il s'élève presque tout entier de la gauche, à une hauteur égale à la distance des guirlandes de la couronne à cette main gauche, de sorte qu'on voit briller l'étoile chevelue de l'extrémité de sa mâchoire. Sous cette couronne aérienne, mais dans la partie rampante du Serpent dans sa longueur, les Serres remplissent le ciel de leur éclat.

A la suite de l'Hélice paraît le Gardien de l'Ourse avec son bâton menaçant. C'est Arctophylax ou Icare, à qui les dons de Bacchus ont attiré une mort dont il s'est consolé dans le ciel. Sa tête n'est pas sans honneur, ni ses membres sans beauté ; mais une seule de ses étoiles jette une lumière qui lui a mérité un nom particulier. C'est l'étoile Arcturus placée au nœud qui joint les bouts de la ceinture.

Au-dessus paraît la Vierge, sa main gauche est resplendissante de l'épi dont elle est remplie, et qui rayonne dans toute sa maturité. Quel nom te donnerai-je, ô déesse ! Si les vers des mortels ont pour toi quelque charme, et si tu prêtes une oreille attentive aux prières que nous t'adressons. Hélas, hélas ! Malgré la haine que tu as conçue pour les malheureux humains, je retiendrai les rênes des coursiers qui m'emportent, et je m'arrêterai pour chanter tes louanges et célébrer ta divinité, si digne des hommages de toute la terre.

Vierge pacifique, quand sous le nom de Justice tu gouvernais le monde dans cet âge d'or où nul homme n'était assez méchant pour t'offenser, soit que tu fusses de la race d'Astrée qui passe pour le père commun des astres, soit que le temps ait effacé la trace de ton origine, tu te montrais alors avec joie aux peuples que tu rendais heureux. Tu ne dédaignais pas d'entrer sous l'humble toit des hommes ; et déesse immortelle, tu venais t'asseoir à côté de leurs pénales innocents. Tu dictais des lois équitables, et par cette institution nouvelle, tu formais le vulgaire sauvage aux arts simples et propres à rendre la vie plus commode. Une rage aveugle ne leur avait pas encore fait tirer l'épée ; la discorde était

encore inconnue parmi les frères ; on n'avait pas encore tenté de voyager sur la mer ; chacun se plaisait dans la terre qui l'avait vu naître, et l'espérance avide de gain ne cherchait pas encore des richesses lointaines sur un esquif construit avec art. La terre favorable aux vœux de ses habitants leur prodiguait ses fruits sans culture. On ne voyait pas encore l'étroite enceinte des champs assurer par des marques servant à les distinguer, la possession des diverses portions de terrain à des maîtres exclusifs.

Quand l'âge d'argent, moins précieux, eut pris de la force, cette déesse visita plus rarement les villes souillées par la fraude et le mensonge ; et pendant la nuit, quittant les montagnes, le visage voilé, et invisible sous la triste enveloppe qui couvrait sa tête, elle ne fréquentait plus les maisons ni leurs pénates. Seulement, quand elle rassemblait le peuple tremblant à son aspect, elle lui adressait ces mots de reproches : "O vous qui oubliez les exemples de vos pères, vous ne produirez qu'une postérité qui dégénérant toujours de plus en plus, sera moins estimable qu'eux encore. Pourquoi m'adressez-vous sans cesse des prières après avoir renoncé à la pratique de mon culte ? Il faut que je fixe mon séjour loin de vous. Le siècle où vous vivez ne recherche que des moyens de violence et le crime sanguinaire." Après avoir ainsi parlé, elle retournait vers les montagnes, laissant les peuples consternés dans la crainte de plus grands maux.

Mais quand la terre fut couverte d'hommes aussi durs que l'airain, tous les germes de vertus étouffés par les vices, ne purent résister à la funeste influence de cet âge, depuis que les cœurs se réjouirent d'avoir trouvé le fer ; quand enfin on profana les tables par le cadavre du taureau laboureur, la Justice se hâta de quitter la terre et choisit dans le ciel, pour y faire sa demeure, le lieu où le lent Bouvier suit son chariot en se couchant.

Cette Vierge paisible est reconnaissable à une belle étoile qui brille sur son épaule. L'Hélice n'en pas de plus éclatante, ni celle qui brille à sa queue, ni celle de son épaule, ni celle de ses pieds

antérieurs, ni celle de sa croupe hérissée, et qui réfléchit ses feux. Car celles dont on achève de composer sa tête et son cou, n'ont point reçu de noms chez les anciens poètes, parce qu'elles leur étaient inconnues.

Voyez l'Écrevisse sous le ventre de l'Hélice ; sous sa tête, sont les Gémeaux ; et sous ses pieds de derrière, la crinière hérissée du Lion fauve, qui, dès que le char brûlant de Phébus est déjà allumé dans le Cancer, en redouble les feux. En diminuant les eaux, il dessèche la terre, et le laboureur recueille avec joie une abondante moisson. Que les navires alors n'aillent pas à la rame sur les eaux vertes de la mer, mais qu'ils étendent plutôt les voiles aux vents en faisant agir les cordages, et qu'il n'y ait pas un pli qui ne reçoive les plus légers souffles des zéphirs.

Là une figure de Cocher, soit Erichthon, sorti de la terre, soit Athis qui le premier soumit les coursiers au joug, ou Myrtille submergé sous les eaux, et que cette figure semble plutôt représenter dans le ciel, parce qu'il est sans char, et que chagrin de voir ses rênes rompues, il pleure la perte d'Hippodamie que le perfide Pélops lui a enlevée : là en travers de la gauche des Gémeaux, il s'abaisse vis-à-vis de la tête de la Grande Ourse, emportant avec lui des divinités, dont l'une est réputée avoir été la nourrice de Jupiter, si véritablement ce dieu dans son enfance, a pressé les mamelles d'une chèvre fidèle, qui par l'éclat de son étoile atteste la reconnaissance de son nourrisson. Le Cocher qui porte cette étoile sur son épaule, montre dans ses mains les Chevreux odieux aux navigateurs, quand la révolution du ciel les fait monter au-dessus de l'océan. Plus d'une fois, les Chevreux ont vu un navire battu par la tempête, les nautoniers tremblants, et les membres des morts flottant sur les ondes en courroux.

Sous les pieds du Cocher, le Taureau aux cornes flamboyantes, lance les feux de sa gueule menaçante. Sa forme suffit pour indiquer à qui connaît peu le ciel, sa tête, ses larges naseaux et ses cornes. Sur son front brillent les Hyades. L'étoile qui est à l'extrémité de la corne gauche, suit les traces de la main

droite du Cocher, et lie par cette interposition ces célestes constellations. Myrtille se lève à l'extrémité de la gueule, quand le Taureau entier se montre au-dessus des flots ; mais ce bœuf entre dans l'océan le premier, lorsque Myrtille brille encore au-dessus des terres.

Céphée fils d'Iasus monte aussi en même temps dans le ciel avec sa femme et toute sa maison. Comme Jupiter est l'auteur de cette race, il fait éclater sur elle toute sa majesté. Céphée est derrière la Cynosure, ayant les mains étendues, les jambes écartées, et les pieds aussi éloignés l'un de l'autre, que le droit l'est du bout de la queue de la Cynosure. Tel est l'intervalle de ses pas, et il est entouré de son baudrier.

Du côté où Cassiopée regarde la courbure du serpent tortueux, elle reste à la hauteur du visage de son époux. On l'aperçoit la nuit dans le ciel même au clair de la lune, mais alors elle est faible et ornée de peu de rayons dans toute sa constellation. Telle qu'une clé à dents de scie pénètre dans l'ouverture étroite d'une serrure qu'elle ouvre, ainsi Cassiopée a ses étoiles placées entre elles ; mais son visage est chagrin, et elle étend les mains, comme pour déplorer la perte d'Andromède qui n'a pas mérité d'expier la faute de sa mère. Proche d'elle Andromède, que l'on peut voir toute entière dans l'obscurité de la nuit, tant son front a d'éclat tant ses larges épaules ont de blancheur. Elle est vêtue d'une robe de feu serrée pas une petite ceinture éblouissante. Son visage pourtant est morne, et elle étend les bras, comme s'ils étaient attachés par force à l'énorme rocher qui les retient.

Le Cheval ailé s'élève au-dessus de la tête d'Andromède, et l'étoile qui rayonne sur le front de cette princesse malheureuse, brille sous le ventre même du Cheval. Trois autres placées à des distances égales marquent ses épaules et ses côtés. Sa tête a peu d'apparence, et son cou n'a qu'une lueur terne qui le fait à peine distinguer ; mais à l'endroit où il mord son frein couvert de son écume, éclate une étoile plus belle que celles de sa tête et de son

long cou, et pareille à celles des épaules et du côté. Mais ce Cheval n'est pas complètement figuré, puisque par devant c'est bien la forme d'un cheval, mais le reste depuis le milieu du corps se perd à la vue, d'où résulte une image mal ébauchée, progéniture informe de la Gorgone sur le mont Hélicon, lorsque frappant de son pied droit le sommet aride de la montagne, elle en fit jaillir la fontaine des Muses, qui reçut de lui le nom d'Hippocrène. Mais ce Pégase agite ses ailes agiles au haut des airs, et se plaît à tenir rang parmi les constellations.

Au-dessous se voit le Bélier, qui en parcourant un cercle bien plus grand que celui de l'Ourse, n'arrive pas plus tard qu'elle à l'horizon. Et plus l'Ourse de Lycaon fait tourner l'axe du monde sur lui-même, plus le Bélier se hâte d'atteindre de sa corne le terme éloigné de sa course, il n'est pas bien apparent, et ses étoiles ne peuvent guère se montrer quand la lune les efface. Mais vous n'avez qu'à le chercher à l'aide de la ceinture brillante d'Andromède, il marche sur la grande division du monde comme les Serres ou comme le baudrier ardent d'Orion.

On peut aussi le reconnaître à une constellation nommée Deltoton, si ce delta se fait remarquer comme formé par les eaux du Nil. C'est une figure composée de trois côtés dont deux sont égaux, et le troisième est plus petit, mais d'une lumière plus vive que chacun des deux autres. Le Bélier en est voisin, et le Deltoton, ou Triangle se trouvera occuper le milieu entre le dos de l'animal à toison de laine, et la triste fille de Céphée.

Au-delà, sont les deux Poissons dont l'un nage dans l'hémisphère austral ; l'autre, comme les Thraces voisins de borée, entend les sifflements des vents qui viennent du mont Hoemus toujours couvert de neige. Ils ne peuvent s'écarter trop l'un de l'autre à cause du lien qui les retient par le nœud qui serre leurs queues. Une étoile est fixée sur le nœud du Poisson qui monte vers le ciel de Thrace. On les voit l'un et l'autre du côté du bras droit d'Andromède sous chacun des pieds de cette malheureuse dévouée à la mort, la figure ailée de Persée se montre

agréablement à cette vierge qu'il a sauvée. Sa stature témoigne son origine, tant est grand l'espace que son père lui a assigné dans le ciel. Sa main droite s'élève jusqu'au siège de Cassiopée, il semble couvrir, et vouloir fendre de ses pieds ailés, l'air transparent.

Sous sa jambe gauche, les Pléiades, auxquelles vous reconnaîtrez certainement le Taureau, n'occupent toutes ensemble qu'un petit espace. Il n'est pas aisé de les discerner, sinon à leur réunion en un groupe dont la lumière paraît sortir d'un foyer commun. Elles sont au nombre de sept, mais on les confond en une seule à cause de leur petitesse qui fait que les yeux ne peuvent distinguer chacune d'elles en particulier. Mais l'antiquité nous a fidèlement conservé leurs noms : Electre, Alcyone, Celaeno, Mérope, Astérope, avec Taygète et la célèbre Maya, toutes d'origine céleste s'il est vrai qu'Atlas soutient l'empire de Jupiter et la demeure des dieux en se félicitant d'une aussi précieuse charge. La Pléiade ne disputera pas d'éclat avec les autres astres, mais par un privilège particulier elle montre deux saisons : l'une où le vent du midi domine sur la première culture de la terre, l'autre où l'hiver commençant à régner, avertit ceux que l'expérience a instruit, de fuir les tempêtes de la mer.

La Lyre même, agréable à Mercure, et reçue parmi les dieux, brille dans un ciel pur au-devant de la figure consternée de douleur, et en s'élevant de dessous son pied gauche, elle s'appuie sur la tête du Dragon tortueux.

Vis-à-vis est l'Oiseau, ou le Cygne de Phébus, qui s'insinua dans la couche de Léda, pour cacher sous sa forme ailée les larcins amoureux de Jupiter. C'est entre la constellation abattue de chagrin, et le Cygne éclatant, qu'est placée la Lyre consacrée à Mercure. Vous trouverez dans le Cygne plusieurs espaces sans étoiles, et plusieurs aussi qui jettent beaucoup de feu, et d'autres qui rendent une lumière médiocre. Ses deux ailes ont la même largeur ; la droite est voisine du bras royal de Céphée, mais de la gauche il s'éloigne de Pégase qui le poursuit. Le côté de ce cheval

brille avec les Poissons. Vers sa tête s'étend la main par laquelle le Verseau répand le fluide qui imite en tombant l'écoulement d'un courant.

Là où le Capricorne paraît toujours se hâter d'éteindre ses feux dans l'Océan, le soleil met le moins d'intervalle entre son lever et son coucher, quand il parcourt l'étendue de cette constellation glaciale. Le jour trop court alors ne favorise ni les courses sur mer ni les vœux des navigateurs, et quand les nuits obscures augmentent par leur longueur les craintes des navigateurs, ils attendent le lever du soleil dont ils invoquent longtemps en vain le retour. Le froid règne alors, ou un vent impétueux du midi souffle sur la mer, le service se ralentit, et les matelots tremblants sentent leurs membres se glacer. Leur témérité leur ôte l'usage de la raison. Pas de jour sans naufrage dont les débris flottent épars sur les ondes gonflées. Et pourtant on veut s'exposer à leur fureur. Mais quand les flots écumeux se lancent contre le rivage, une fois engagé dans les eaux, c'est alors que du haut des mâts ils tournent leurs regards vers le rivage sinueux, en même temps que d'autres annoncent comme un bienfait les terres qu'ils aperçoivent, mais une montagne d'eau prête à tomber sur eux, les menace d'une mort certaine. Il en est qui sont jetés loin de la terre en pleine mer. Ils n'ont qu'un frêle esquif qui les préserve d'être submergés, et qui repousse leur destinée prête à s'accomplir ; car ils ne sont éloignés de la mort, que de l'épaisseur du bois qui les sépare de l'abyme des eaux.

Quand le belliqueux Titan, son grand arc à la main, lance un dard par le ressort du nerf qu'il tire, la mer n'est plus praticable, le navigateur au port déteste les longues et sombres nuits. Le Scorpion l'annonce par son lever dès le soir. Sa queue brille alors au-dessus des eaux ; suivi de l'arc funeste, il se prolonge de plus en plus dans le jour. La Cynosure alors rampe, très élevée, en même temps qu'Orion se plonge tout entier dans les eaux, où avec lui Céphée cache aussi sa tête et ses épaules. On ignore quel est l'arc qui a décoché la flèche que tient l'oiseau de Jupiter. Rien d'étonnant si l'aigle qui porte la foudre de ce dieu est monté au

ciel, car il a enlevé vers l'Ourse le phrygien Ganymède dans ses serres sans le blesser, et la passion dont Jupiter brûle pour ce bel enfant, a fait périr son gardien du même feu qui a consumé Troie.

Le petit Dauphin ne brille que de peu d'étoiles à la suite et auprès du Capricorne. C'est lui qui porta la nymphe Atlantide dans ta couche, ô Neptune ! par compassion pour ton amour.

Nous avons décrit les constellations qui font leur révolution dans la partie la plus élevée des airs, et qui, voyant Borée de près, éprouvent la rigueur de ses vents desséchants. Parcourons maintenant d'autres constellations qui, placées plus bas que les premières, essuient les fureurs des vents du midi.

La première, emportée obliquement sous le poitrail du taureau, est celle d'Orion ; aucune étoile voisine ne désignera cet homme, plus que les flammes répandues sur tout son corps, tant sa tête, ses larges épaules et son baudrier lancent de rayons, tant le fourreau de son épée et son pied étincellent de feux.

Tel aussi son gardien fidèle, le Chien vomit le feu par sa gueule redoutable, mais il est moins remarquable par le reste de son corps. Les Grecs le nomment Sirius. Aussitôt qu'il a touché les rayons du soleil, l'été s'allume, son lever opère deux effets différents dans les productions de la terre ; il fortifie celles qui sont vigoureuses, mais il tue les faibles rameaux greffés ou entés, et les plantes qui penchent languissamment la tête. Aucun astre ne réjouit ou n'attriste davantage, aucun n'est observé plus que lui, dès qu'il commence à paraître.

Le Chien poursuit le Lièvre aux longues oreilles qui le fuit. La course rapide de la bête fauve attire celle de l'animal chasseur, et dans cette poursuite perpétuelle, chacune de ces deux constellations monte sur l'horizon et descend dans les ondes.

Près de l'étoile peu lumineuse qui termine la queue du Chien, brillent les agrès du navire Argo, soit que tiré par la poupe, il ne puisse voguer librement, comme si le pilote retenait les rames le faisait dériver, et, au comble de ses vœux, l'attachait par l'arrière

au rivage qu'il désirait de toucher ; ou parce qu'une partie de cet esquif a été abattue par la chute des rochers, lors de la fuite de Jason sous la protection de Junon, il n'en paraît qu'un côté dans le ciel ; le reste, à l'endroit où le mât s'élève et où la proue devrait se montrer, a disparu sans rien laisser de sa forme, et il n'en reste plus qu'une poupe brillante de laquelle tombe un aviron.

Non loin de là, un monstre marin poursuit Andromède exposée à sa fureur. Le soleil est au milieu de sa course, quand on voit Andromède s'effrayer à la vue du monstre marin. Elle se place avec joie sous l'axe à l'opposé en s'approchant du voisinage de Borée. L'hémisphère austral fait marcher les deux amas d'étoiles de la Baleine, et n'en effleure qu'un seul, car le Bélier et les Poissons passent au-dessus d'elle. Mais la bête marine ne dépasse pas de beaucoup, le fleuve qui pleura Phaéon dans ses ondes, lorsque ce téméraire ne gouverna plus dans un juste équilibre les chevaux de son père ; Jupiter le frappant de sa foudre, le brûla des feux dont il embrasait le monde, et ses sœurs affligées le pleurèrent dans cette forêt nouvelle où leurs bras ont pris des formes si étranges.

L'Éridan coule entre des astres transparents. Une partie de son onde tombe près du pied gauche d'Orion, loin du nœud qui lie les deux Poissons, en lançant ses rayons sur la tête même du monstre aquatique. Des astres auxquels on n'a donné aucune configuration restent sans former de groupes au ciel, sous le côté du Lièvre, et derrière la poupe, entre les détours de l'Éridan et l'aviron de l'esquif, et on les distingue par cela même qu'on ne les a pas compris sous une dénomination commune, car ils sont éparés sans nom particulier ; ce sont des feux perdus parmi les constellations, mais s'ils n'ont pas une forme qui leur soit affectée, on les reconnaît par les étoiles du signe voisin.

Outre les deux Poissons, un autre qui fuit loin de Borée est tout à fait austral, sous le ventre du Capricorne, et tourne vers l'extrémité de la Baleine. Mais plus bas, à l'endroit où marche le Verseau, sont d'autres étoiles placées entre la tête de ce poisson

et la courbure de sa queue. Elles n'ont pas de noms, parce qu'il n'y a pas eu de sujet de leur en donner. Ainsi leur faible lumière s'est presque évanouie à l'exception d'une seule qui reluit plus que les autres sous la queue du monstre écailleux. Une autre paraît sous les pieds du Verseau, et une couronne reste sans gloire devant les jambes légères du Sagittaire.

Voyez près de l'aiguillon élevé de la queue du Scorpion l'Autel fumant du feu sacré dans les plages australes, à l'opposite d'Arcturus, mais plus Arcturus a d'espace à parcourir avant de parvenir à l'Océan pour se coucher, moins l'Autel a de chemin à faire. A peine a-t-il regardé le ciel, qu'il se plonge précipitamment dans les vastes abîmes de la mer.

La nature a donné à l'homme plusieurs indices pour sa conservation. Elle l'avertit de les mettre à profit, de s'en servir pour éloigner les maux qui le menacent. L'Autel que vous voyez la nuit est du nombre de ceux que vous devez éviter ; car si le reste du ciel est noir et couvert de nuages, craignez l'éclat de l'Autel, craignez qu'un vent trop violent du midi ne trouble le calme qui règne sur la mer. Serrez les voiles contre les vergues, et ne vous inquiétez pas alors des vains sifflements des vents dans les cordages. Si par malheur il agite les voiles du navire qu'il attaque, il le fait pencher sur le côté ou le fait couler à fond, et la proue se plonge dans l'onde qu'elle craint de toucher. Que si un Dieu propice jette sur lui un regard de compassion, les naufragés auront beaucoup de peine à en profiter pour le remercier de les avoir sauvés, et leur crainte ne se dissipera qu'à la vue de la sérénité renaissante dans la partie boréale du ciel vers laquelle ils tournent sans cesse leurs regards inquiets.

Les membres gigantesques du Centaure sont également brûlants de flammes, sa tête, son corps velu, son ventre ont la forme humaine sous les terres ardentes, mais en se continuant par les côtes, les jambes et les cuisses, il se termine en coursier sous la Vierge propice, soit qu'il rapporte des forêts la proie qu'il y a tuée, soit qu'adorateur de Jupiter, il offre sur l'Autel les dons qui

doivent lui concilier les dieux, ce sera le bon Chiron, les meilleurs des enfants du ciel, et le guide du grand Achille. Si quand il fend le haut de l'air, son épaule se charge de nuages qui couvrent les étoiles, pendant que son cheval se laisse voir clairement, il annonce alors l'approche des vents du midi.

L'Hydre entraînée à sa suite fait briller sa queue au-dessus du Centaure. Elle rampe sous le Lion, sa tête avance jusqu'au Cancer, elle se prolonge ainsi sous trois constellations. La Coupe est portée sur ses premières sinuosités. Les dernières sont becquetées par le Corbeau criard. Toutes ces figures sont éclatantes de lumière, le Corbeau par ses ailes, la Coupe dans sa petitesse, et l'Hydre dans l'espace de trois signes.

Procyon se lève avec éclat sous les Gémeaux. C'est dans ce pompeux appareil que le ciel tourne nuit et jour. Chacun des astres y a sa fonction. Ils gardent invariablement les places qui leur ont été assignées, et n'en changent point dans la succession des siècles.

Mais il y a cinq astres qui obéissent à une autre loi, et qui par un mouvement propre à chacun d'eux parcourent des orbites en sens contraire des autres ; ils changent continuellement de place et voyagent sans cesse. On ne peut guère les désigner que par la diversité de leur course. On voit souvent çà et là leur lever et leur coucher. Leur carrière n'est pas rétrécie, et se renferme à peine dans les bornes d'une année. Le temps et l'étude, si j'en crois les Muses silencieuses, pénétreront quelque jour enfin ce mystère, si toutefois les destins le permettent.

Quatre cercles qui renferment toute l'année dans leurs limites, montrent les diverses parties des signes dont la configuration vient d'être décrite. L'un traverse obliquement les intervalles des trois autres. L'aire que chacun embrasse n'est pas égale dans tous. Deux d'entre eux sont égaux, et les deux plus grands sont aussi égaux entre eux, mais plus grands que les deux premiers qui restent à distance l'un de l'autre constamment la même. Les plus grands ont des signes communs qui les rapprochent, et dans les

points où ils se touchent ils sont divisés en parties égales figurant des moitiés de roues, comme si l'on faisait deux arcs égaux de chacun de ces grands cercles.

Un cercle se distingue entre tous par son apparence qui le rend visible dans une nuit sereine, lors même que les astres lancent de si loin sur la terre les feux qu'ils n'empruntent point d'ailleurs. La couleur de cet orbe est celle du lait, il en a pris le nom ; et lumineux au milieu des ténèbres, dans sa révolution, il est un des plus grands cercles de la sphère céleste.

Le cercle le plus élevé vers Borée, et qui tourne dans le voisinage des Ourses, passe au travers des Gémeaux, il touche les pieds du Cocher et la plante du pied gauche de Persée. Il passe à côté d'Andromède et coupe sa main droite sans toucher à son épaule. Il effleure le bec du Cygne et tout à la fois les jambes de l'Aigle sauvage. On aperçoit ensuite les larges épaules d'Ophiuchus. Mais la Vierge l'évite, il occupe le Lion tout entier ainsi que le Cancer. Il entre dans le Lion par la croupe et en sort par la partie de la crinière qui couvre sa poitrine ; enfin il se ferme entre les yeux brillants du Cancer. Si l'on divise ce cercle en huit parties égales, on en verra toujours cinq au-dessus de l'horizon. Les trois autres se cachent dans les eaux, et restent dans les ténèbres. Quand le soleil le touche dans le Cancer, craignez l'été brûlant et les maladies destructives de la vie, car alors il est monté au plus haut point de sa course annuelle, et jamais il n'approche son char ardent du pôle élevé sur l'horizon. Mais dès qu'il touche au terme de sa carrière, il se hâte d'en redescendre par un effort contraire à celui qui l'a fait monter. Au cercle boréal répond un autre cercle du côté austral de l'équateur. Celui-ci a pour limite le Capricorne glacé de l'hiver, comme le premier est borné par le Cancer brûlant de l'été. Ce cercle austral, en se plongeant davantage sous l'horizon, traverse le Capricorne par le milieu, il rase les genoux du Verseau, la queue de la Baleine se tortille autour de lui, il touche les pieds du Chien, il passe par la partie inférieure du Lièvre et par les agrès bien remarquables du vaisseau sacré, par les épaules du Centaure, et par le Scorpion qui

darde l'aiguillon de l'extrémité de sa queue. Il fait briller un arc assez grand d'où le soleil, dont l'éclat s'affaiblit à mesure qu'il approche du point austral, après avoir quitté celui de l'Aquilon, ne nous envoie que des froids nébuleux. On ne voit que trois de ses parties élevées au-dessus de l'horizon, les cinq autres restent cachées dans les eaux, et tournent dans une nuit éternelle. Entre ces deux cercles, à égale distance de l'un et de l'autre, un grand cercle embrasse la sphère. Quand le soleil y déploie ses feux rayonnants, il donne une même durée au jour et à la nuit. Deux fois, dans son cours annuel, l'astre du monde produit cet effet par son passage en deux points opposés. Quand le printemps vient féconder les champs, et à la fin de l'été, les constellations du Bélier et du Taureau, touchent également sa circonférence, mais le Bélier seul y brille alors tout entier, tandis qu'elle passe sous l'épaule du Taureau, et sous les deux étoiles de sa jambe pliée. Elle traverse Orion par le milieu du corps, la première spire de l'Hydre, la Coupe luisante et les dernières étoiles de la queue du Corbeau criard. C'est là que vous chercherez les Serres qui la traversent. Vous y verrez les genoux d'Ophiuchus qui s'élève au-dessus. L'Aigle en est voisin, l'ardent Pégase s'y incline de toute sa tête, et s'y attache de toute la longueur de son col. Tous ces cercles, dont nous montrons les trajets et les étoiles, ont pour axe commun l'axe du monde qui passe par leurs centres. Trois tournent sans cesse, en gardant toujours entre eux des intervalles égaux, sans pouvoir jamais changer leurs routes ni confondre leurs traces. Un quatrième les lie en les embrassant obliquement, chacun par les divers points où il les touche, et en tombant sur le cercle qui occupe le milieu entre les deux extrêmes, il ne coupe que lui en deux portions égales. Une main habile dans les arts de Minerve les aurait joints par un seul avec plus de justesse, mais tels qu'ils sont, ils se lèveront toujours ensemble, et les mêmes signes accompagneront toujours invariablement leurs couchers.

Ce quatrième grand cercle s'écarte de la direction des trois autres, de toute la distance du Capricorne au Cancer ; autant il s'élève d'une part dans les airs, autant de l'autre il se plonge dans

les eaux. La ligne droite qui coupe ce cercle en deux moitiés aboutit au-dessous de ces deux signes, et si la circonférence est divisée en six parties égales, l'une est coupée en son milieu par cette ligne qui en laisse autant au-dessus de la terre qu'au-dessous, et toutefois la moitié inférieure ne lui est pas invisible. Ce cercle est la route du soleil qui en parcourt les douze signes. Là se voit le fumeux Bélier à toison d'or, qui, autrefois, transporta Phrixos en Tauride, qui trahit Hellen, qui fut l'objet de la construction du navire Argo, et que la perfide Médée, après avoir endormi son gardien, donna pour prix d'un amour illicite. Là est ce Taureau aux cornes brillantes, qui, sous cette figure empruntée, trompa Europe et la fit renoncer à sa patrie et à sa virginité. Reçue sur le dos du séducteur, elle s'aperçut de son erreur à la vue des rivages étrangers, et y déposa les fruits de l'amour du dieu de la Crète, devenu son époux. Là sont les Gémeaux qui jamais ne sont descendus vers les sombres demeures du Tartare, mais toujours vus avec joie par les navigateurs ; ces enfants de Lédè ont été placés au ciel par le père-mère des dieux. Et toi, Cancer courageux, toi qui osas, par une morsure généreuse, blesser Alcide dans son combat contre l'Hydre, qui se reproduisait sans Cesse ; Junon, cette fille de Saturne, toujours jalouse, toujours furieuse contre sa rivale, te mit pour te récompenser, au nombre des constellations. Vient ensuite le lion de la forêt de Némée, suivi de la douce Vierge, puis du Scorpion qui, par ses serres, continuant l'éclat de son corps, occupe une place double de celle de chacun des autres signes. De quels traits peindrai-je l'énorme crime d'Orion ; à sa suite, le Sagittaire courbe son arc flexible, lui qui, reçu au ciel après avoir fréquenté les Muses et applaudi à leurs chants, brille par les armes de Phébus. Celui qui trouva la cochlée quand les Titans, malgré leur puissance, s'étonnèrent de se voir combattus par Jupiter, eut l'honneur d'être consacré au ciel sous sa double configuration, pour prix de son dévouement. Ce fut toi, César-Auguste, qui, dans la consternation générale, et lorsque ta patrie tremblait épouvantée, portas jusqu'au ciel la divinité que tu tenais de ta naissance, et te remplaças parmi les astres favorables à

ta mère. Deucalion ensuite montre son urne étroite en versant les eaux qu'il fuyait autrefois, et les deux Poissons honorés du culte divin par les Syriens, ferment l'année qui recommence aussitôt par le retour constant des mêmes signes qui se succèdent perpétuellement. Souvent vous vouliez savoir combien il reste encore de la nuit et réjouir votre cœur par l'espérance de revoir bientôt le jour. Le premier indice vous en sera donné par la constellation où le soleil doit se lever, car il est toujours dans quelque signe quand il nous envoie ses rayons. Portez donc vos regards vers les constellations qui brillent près de l'horizon. Voyez quelle est celle qui se couche, celle qui se lève, celle qui marche au plus haut de sa course ; aussitôt que le Cancer sortant des eaux monte dans les airs, l'océan submerge les guirlandes de la couronne de Minos. Le Poisson se couche en commençant par le dos et la queue. Ophiuchus plonge ensemble ses épaules entières, le Serpent ne laisse plus briller que l'extrémité de sa queue avec ses replis effrayants. Le Gardien de l'Ourse le suit de près et cache ses pieds dès que le Scorpion paraît hors des ondes. Il continue pourtant de montrer son visage pendant que le rude Capricorne épouvante les mers qu'il éclaire.

Le Bouvier à peine s'est rassasié de la lumière qu'il descend sous terre, bien avant le milieu de la nuit. Orion au contraire, sans perdre un instant de son éclat, montrera ses épaules resplendissantes avec le grand fourreau de son épée, et son ceinturon marqueté de clous de feu ; et enfin l'Éridan élèvera deux cornes dans le ciel limpide.

Mais quand à son lever, le Lion darde les premiers rayons de sa crinière, tout ce qui brille de l'autre part dans le ciel, se précipite sous les ondes, et fuit l'approche de l'animal sauvage. L'oiseau de Jupiter aux ailes étincelantes, s'y plonge tout entier. Et l'homme à genoux le suit dans les eaux, mais il tient son genou élevé du côté où la Lyre décrit son cercle et remonte dans le ciel jusqu'à la jambe. La tête de la grande Hydre s'enfoncé aussi, ainsi que le Lièvre léger, le petit Chien, et Sirius lui-même.

Apprenez quels sont les astres qui évitent la vue de la Vierge à son lever. Le Dauphin se jettera dans les eaux qu'il aime, ainsi que la Lyre au son doux, et la flèche flamboyante ; le Cygne, aussi blanc que la neige, se hâtera de gagner les flots, chacune de ses ailes étendues brille à peine en comparaison de sa queue. L'Éridan en s'approchant de la terre devient sombre. Le Cheval cachera sa tête, et bientôt tout son col sous l'horizon, l'Hydre au contraire, se lèvera au-dessus, mais non la Coupe, et les agrès du vaisseau Argo paraîtront avec le Chien tout entier ; mais quand la Vierge sort, ce vaisseau montre plus de la moitié de son mât.

Le lever des Serres sera aussi accompagné d'indices qui le font reconnaître. Le Bouvier sort de l'océan avec toute sa chevelure, annoncé par la venue d'Arcturus qui reparaît avec éclat, par la poupe élevée du vaisseau, et par l'Hydre à l'exception de sa queue. Cette figure appuyée sur son genou plié ne se remontre que de la jambe et non d'un autre de ses membres ; et en s'élançant à la fin de la nuit, elle est la seule qui se montre ordinairement deux fois par nuit, au ciel. Car lorsqu'au retour des longues nuits, il suit en se couchant le char du soleil, il se hâte de dégager sa cuisse des eaux de l'océan le lendemain en se levant ; en même temps que les Serres font briller leurs étoiles. Mais il disparaît au retour du Scorpion, et la piteuse constellation scintillera de tous ses membres, lorsque le Centaure Chiron sortira des ondes, et que son arc se retracera fidèlement dans le ciel. Mais pendant qu'il se plonge sous les eaux de la même quantité dont la Lyre monte au-dessus, avec l'image fidèle du navire Argo dans le ciel, la couronne entière y revient aussi quoique non parfaitement terminée, et l'on voit le bon Centaure Chiron jusqu'à l'extrémité de sa queue. Pégase alors cache ses ailes dans les eaux où il s'enfonce de toute sa poitrine. Le Cygne en s'y plongeant par la queue ne se laissera pas apercevoir ; Andromède y cache son visage. Mais la grande Baleine à la suite de la Vierge remontant de l'océan, ne fait briller au ciel que la crête au-dessus de sa tête plongée dans l'eau, et Céphée passe tout entier au-dessus de l'horizon de Cnide.

Le Scorpion en se levant, met en fuite Orion qui après le fleuve éclatant, s'enfuit d'épouvante à sa vue. Ô fille de Latone ! Montre-toi favorable à mes vœux ! Je ne suis pas le premier qui ose te chanter. D'autres longtemps avant moi ont célébré l'homme qui le premier portant la main sur tes vêtements virginaux, eut l'audace d'attenter à ta céleste pudeur. Dévoué dès lors à la peine qui l'attendait, il parcourt son bâton pointu à la main, les forêts qu'il dépeuplait de bêtes sauvages, et par lui Oenopion vit l'île de Chio délivrée de leurs ravages. Mais la sœur de Phébus ne pouvant lui pardonner l'injure qu'elle en avait reçue, suscita du sein de la terre contre lui le Scorpion comme un ennemi plus terrible encore que celui qu'elle poursuivait. Faibles mortels ! Cessez de résister aux dieux ! Jamais leur colère ne pardonne. Aujourd'hui même le malheureux Orion ne peut voir sans horreur sa plaie, ni ses javelots teints de son sang empoisonné, et quoiqu'il ne découvre encore qu'une partie de son dard, il se jette au fond des eaux, aussitôt qu'il aperçoit le Scorpion lever contre lui son corselet brûlant. Il ne paraît plus rien alors ni d'Andromède ni de la Baleine, Cassiopée est entraînée par la tête et les épaules dans la révolution du monde qui les suit par son poids dans ce mouvement de rotation éternelle. Elle tombe, la face toute déformée, là où elle disputa de beauté par sa fille avec celles du vieux Nérée, lorsqu'elle eut la folie d'assister aux danses de Doris et de Panope sur le rivage de Canchlus. Elle s'éloigne pour rentrer dans l'océan, alors que les guirlandes de la couronne australe reviennent au ciel, L'Hydre se dégage toute entière. Chiron aux jambes ternes fait attendre son arc, mais bientôt éclatant de toute la tête et de son corps gigantesque, le Centaure s'élanche dans les airs avec la proie qu'il tient de la main droite ; le Serpent développe ses nœuds brillants, et appuyé sur son genou, Chiron ne fait que raser de la gauche la surface de la mer.

Mais quand le Sagittaire revient montrer son arc, Chiron a déjà dégagé ses jambes des eaux de l'océan, et Ophiuchus brille au haut du ciel. Le Serpent n'amène rien qui ne se voie, mais cette image ne paraît bien que quand elle revient avec la main qui le

porte. La Lyre vient aussi alors ainsi que l'aile droite du Cygne et la constellation de Céphée parcourent le bord de l'horizon. Le Chien alors éteint les feux de tout son corps, Orion se dérobe à notre vue, et le Lièvre se tient caché dans les eaux. Mais les agrès du navire Argo brillent encore dans ce qui est reconnu pour former sa poupe. Enfin Persée se noie et l'éclat de la Chèvre se perd dans les ondes.

Le Capricorne à son arrivée efface le Cocher tout entier, et ternit le navire à la poupe vénérable par la divinité dont elle représente la figure. Procyon dès-lors se retire sans éclat. L'oiseau aux ongles crochus qui porte ta foudre, ô Jupiter ! Toi qui le préféras à tout autre, reparaît ainsi que le Cygne avec toutes ses étoiles, et la flèche légère, et le petit Dauphin, et l'Autel pour les sacrifices.

Le Verseau en montant dans le ciel, appelle après lui le cheval Pégase qui se montre jusqu'au cou en se soutenant par ses ailes. La nuit ténébreuse attire le Centaure Chiron par la croupe sous les eaux de l'océan où sa queue trempe avant son visage, mais non ses larges épaules, ni sa poitrine velue. L'Hydre ne monte en même temps que du tiers de sa longueur, plus de sa moitié restant alors comme séparée du reste, mais amenée ensuite par le lever des Poissons avec les deux Gémeaux, lorsque l'aigle appelle les deux Poissons. Le Poisson austral se lève aussi avec l'autre, mais son lever ne se dégage librement qu'à l'apparition des cornes du Bélier dans le ciel. Les Poissons amènent la fille de Céphée, qui revient au ciel, contente d'échapper aux filles de Nérée et à la mer.

Le lever de l'animal à toison de laine fera bientôt disparaître l'Autel. Persée brillera dans l'Empirée, séjour de son père, et quand il est rendu à notre vue par son vol rapide, la Pléiade est déjà sortie des eaux et se reconnaît au côté droit du Taureau. Myrtille est entraîné, quoiqu'à pied, comme s'il était sur son char. Vous ne le verrez pas tout entier, car il ne se remontre pas entièrement au ciel, son côté droit restant submergé, il ne brillera

que du sommet de sa tête, tenant en main ses petits Chevreux, et de la gauche la nourrice de Jupiter qui étincellera dans son épaule même, et la plante de son pied gauche sortira sans s'éloigner de la terre. Le reste s'élèvera avec les Gémeaux pour compléter la constellation. Les crêtes et la queue de la Baleine recommencent à briller avec le taureau. Voyez alors le Bouvier près de l'horizon quand Ophiuchus s'est en partie abaissé jusqu'aux genoux, ce sera une marque du retour des Gémeaux à leur sortie de l'océan.

Alors brillera le dos de la Baleine Cétacée. Le navigateur attentif au spectacle du ciel apercevra les sources de l'Éridan, au lever éclatant d'Orion. Tels sont les signes que le ciel lui offre pour la connaissance des temps de la nuit, des vents impétueux, ou du calme auquel il pourra se fier.

CONSTRUCTION DE LA SPHÈRE D'ARATUS,

PAR L'INGÉNIEUR LEONTIUS.

D'ABORD, mon cher Théodore, en travaillant dans notre atelier, nous avons cherché s'il y aurait quelque moyen de construire la sphère d'Aratus, de manière que ses constellations y eussent les unes à l'égard des autres, et relativement aux cercles décrits sur cette sphère, ainsi que par rapport aux portions supérieures du zodiaque, une position conforme aux descriptions qu'en fait Aratus. J'ai construit cette sphère pour Elpidius, homme de lettres estimable et plein d'ardeur pour l'étude. Je n'en ai fait alors aucune description, quoique j'en eusse le loisir. Mais aujourd'hui que vous, et d'autres de nos amis, m'engagez à vous en écrire quelque chose, je vais satisfaire votre désir.

Il est important de commencer par s'attacher à bien comprendre ce qu'on lit dans Aratus ; car je me suis convaincu que la plupart des sphères dont on se sert actuellement, ne s'accordent pas en plusieurs choses avec celle de Ptolémée, ni dans la plupart avec celle d'Aratus : de sorte que les personnes qui lisent pour la première fois les descriptions de celui-ci, ont peine à les y reconnaître, et que même plusieurs ne peuvent les y suivre. Cependant ces sphères ont été imaginées pour faire bien entendre ce qu'Aratus s dit. C'est donc à tort qu'on leur donne son nom, puisque, comme je viens de le dire, elles s'écartent de lui presque en tout. C'est pourquoi nous allons essayer d'en

construire une qui, autant qu'il sera possible, lui sera plus conforme que toutes les autres.

Il est bon de savoir que ce qu'Aratus a dit des constellations n'est pas exact, comme on peut le voir par ce qu'en ont écrit Hipparque et Ptolémée. La raison en est qu'Aratus ayant suivi Eudoxe dans la plupart des choses qu'il rapporte, il s'est égaré ; et que, comme le dit le commentateur Sporus, ses descriptions ne sont pas assez justes pour être utiles à d'autres qu'à des navigateurs, elles ne sont donc que générales et approchées, parce que les navigateurs n'ont pas besoin de se diriger par des instruments d'une mécanique bien ingénieuse ni d'une justesse bien exacte, niais seulement à vue d'œil, en considérant en gros la position des astres. Ainsi la sphère construite ne leur est pas nécessaire absolument, elle l'est seulement pour l'intelligence d'Aratus, afin qu'après avoir lu ce qu'il a écrit, on voie mieux les fautes qu'il a faites ; ainsi l'on apprendra par un autre moyen ce qu'il a dit de vrai il ne s'agit ici que d'aller à la vérité par une voie quelconque.

Mais il faut savoir aussi qu'Aratus divise ce qu'il dit des astres, en trois parties. Dans la première il parle de leurs positions relatives entre eux, comme quand il dit que les ourses sont placées de manière qu'elles ont leurs têtes en regard de leurs lombes ; et dans la seconde, il parle de leur section par les cercles, ou de leur relation aux cercles, comme par exemple pour la section, il dit que les Gémeaux sont coupés à leurs têtes par le tropique d'été ; et pour la relation, qu'ils sont près de l'équateur. Dans la dernière partie, il parle de leurs rapports aux portions du zodiaque qui se lèvent, comme, qu'au lever du Cancer la moitié de la couronne se couche, qu'au lever des serres sa moitié se lève, et qu'au lever du Bélier l'autel se voit à l'occident, et ainsi des autres. Par conséquent si nous voulons disposer chacune des constellations convenablement, il faudra faire attention à trois points : si ce qu'on dit de la constellation dont il s'agit, est en une de ses trois portions, ou en deux, ou en trois ; si ce qu'on en dit se trouve ainsi il faut le mettre à part, ou y faire un pli pour le

reconnaître et l'avoir sous la main au besoin, comme pour plus de clarté nous allons le faire voir sur Ophinchus.

Il en fait mention en trois endroits, car il dit de ce signe dans la première partie, qu'Ophinchus est droit, ayant la tête vers celle de l'homme à genoux, et les pieds sur la poitrine et les yeux du Scorpion ; qu'il tient le serpent par le milieu, la moindre partie sortant de sa main droite, et la plus grande de sa gauche, et que les mâchoires du Serpent sont auprès de la couronne, et qu'il a pour étoiles des brillantes aux épaules, et de moins brillantes aux mains ; que les serres sont au-dessous de la sinuosité du Serpent ; qu'il est coupé aux épaules par le tropique d'hiver, et aux genoux par l'équateur. Dans le troisième, qu'au lever du Cancer, il se couche par les genoux jusqu'aux épaules, en entraînant le Serpent jusqu'au cou ; et qu'au lever d'Ophinchus leurs têtes se lèvent, ainsi que les mains d'Ophinchus et la première courbure du Serpent. Au lever du Sagittaire, la sinuosité du serpent se lève avec le corps d'Ophinchus. Rassemblant tout cela, nous l'écrivons à part dans quelque lieu, et nous ferons de même pour les autres. Car il faut ne pas chercher à épargner la peine, mais réunir pour chacun toutes les particularités qui en sont rapportées, comme nous venons de faire pour Ophinchus, et l'écrire à la fin de ce qu'on a lu, ce qui sera utile pour ce que l'on se propose.

La sphère d'Aratus ayant six cercles, il fait les y tracer ; le premier, qui est le plus grand des cercles toujours visible, est celui qu'on nomme arctique ; le second est le tropique d'été ; le troisième est l'équateur ; le quatrième est le tropique d'hiver ; et le cinquième, qui est le plus grand des cercles toujours invisibles, et qui est nommé antarctique ; et le sixième est le zodiaque qui touche les tropiques. Il parle beaucoup des quatre cercles des tropiques d'hiver et d'été, de l'équateur et du zodiaque, mais presque pas des autres. Or par ce qu'il dit du Dragon, que sa tête est dans la partie du ciel dans laquelle les levers et les couchers se mêlent ensemble, il fait connaître que la tête du Dragon est dans le plus grand des cercles toujours visibles, car ce cercle est le seul qui fasse sa révolution dans la section commune du

demi-cercle oriental de l'horizon et du demi-cercle occidental. Par ce moyen on connaîtra le cercle antarctique, qui est semblable et égal au cercle arctique. On peut d'ailleurs par ces douze cercles, chercher d'après la description d'Aratus, mais non placer le cercle lactée, car il est fort entrecoupé, et il n'en fait pas un grand récit. On voit dans le huitième livre de Ptolémée, combien ce cercle est morcelé et qu'il a besoin d'être bien décrit ; car il n'est ni uniforme, ni bien disposé, mais très varié en largeur, en couleur, en épaisseur et en situation. Il faut que chacun des cercles tropiques soit distant du plus grand cercle, qui est l'équateur, des vingt-quatre degrés marqués par Ptolémée dans son quatrième livre, et chacun des autres, savoir l'arctique et l'antarctique, à quarante et un degrés de distance du pôle de la sphère duquel il est le plus proche. Si l'on se conforme à ce qu'a dit Aratus, le segment du tropique d'été au-dessus de la terre, ou le plus long jour, sera de cinq parties, le tropique entier, ou le mychthémère, étant de huit. Car tout se trouve ainsi dans cette position de la sphère et dans cette grandeur du plus long jour, comme nous le verrons dans peu. Tout cela ainsi disposé, venons à notre objet.

Après avoir ainsi partagé la surface, passons à l'exécution : sur les supports sera placé, pour la position de niveau, un cercle qui représentera l'horizon, où sera enclavé un second cercle égal au cercle de la base, et qui embrassera toute la sphère armillaire ; ce second cercle servira de méridien, comme dans les autres sphères ; on aura soin que cette sphère armillaire ait tous les points de sa surface également éloignés de la concavité de l'horizon et du méridien, et soit coupée en deux moitiés par la courbure supérieure de l'horizon ; ce qui aura lieu, si le méridien coupant aux deux ; points opposés du diamètre de la sphère, l'horizon en deux parties égales, est coupé lui-même par le bord convexe de l'horizon en deux moitiés. Ayant d'abord à l'ordinaire un côté du demi-cercle qui sera au-dessus de la terre, divisé diamétralement par des lignes droites, c'est-à-dire en 180 degrés, pour le calcul des hauteurs du pôle ou climats ; puis

colorant cette sphère, si elle est de bois, et bouchant les trous ou fentes qui peuvent y être, avec du plâtre ou de la cire, pour nous en servir ; quand elle est sèche, nous y appliquons une autre couleur plus sombre, comme d'azur, après quoi nous la mettons à part jusqu'à ce qu'elle soit séchée. Ensuite sur le demi-cercle gradué du méridien, à la distance de 41 degrés du pôle, où nous fixons une des pointes du compas, nous posons l'autre pointe perpendiculairement aux surfaces convexe et concave, et dirigée vers le centre de la sphère, et pénétrant dans les couleurs. Puis si nous faisons tourner sur elle-même d'une seule révolution, la sphère jusqu'alors immobile, cette autre pointe y tracera un cercle qui sera le cercle arctique d'Aratus, nous avons dit être de 41 degrés éloigné du pôle boréal. Pareillement prenant une distance de 90 degrés depuis le pôle boréal et depuis le pôle austral, nous tracerons l'équateur ; et à une distance de 41 degrés encore du pôle austral, nous tracerons le cercle antarctique. A 24 degrés de la division qui marque l'équateur, distance de chaque tropique à l'équateur, nous tracerons de même le tropique d'été sur l'hémisphère boréal, et le tropique d'hiver sur l'austral. Puis prenant un point sur la surface de la sphère, en choisissant pour cela le pôle boréal, à une distance de 24 degrés égale à celle de chaque tropique à l'équateur, le point où se termineront ces 24 degrés sera le pôle d'un grand cercle que nous décrirons au travers du Cancer. Ce sera le zodiaque qui touchera les tropiques et sera partagé en deux moitiés par l'équateur ; nous le diviserons en douze parties égales, en commençant les dodécatémories à ses points d'intersection avec l'équateur, et de contact avec les tropiques ; nous distinguerons les six cercles par une couleur différente de celle du fond ; nous peindrons de quelque couleur blanche ou jaunâtre, pour la pratique, le mot Cancer au point où le zodiaque touche le tropique d'été, puisque c'est où commence la dodécatémorie du Cancer ; et à la suite pour la seconde, en allant vers l'orient, le mot Lion, qui commence où finit le Cancer, et pour la troisième, le mot Vierge, après le Lion, et ainsi de suite les noms des autres signes chacun en son lieu, et toujours en avançant de l'occident vers l'orient. (41 degrés sont la latitude de

Constantinople, et cela prouve que Leontius dressait sa sphère pour cette latitude)

Cela fait, si nous plaçons le méridien dans le entailles de l'horizon, sur le support, de manière que, par la révolution de la sphère, les petits cercles arctique et antarctique touchent, l'un le côté boréal supérieur, et l'autre le côté austral inférieur de l'horizon, il est évident que chaque tropique, l'un d'été et l'autre d'hiver, sera coupé par les faces supérieure et inférieure de l'horizon en raison de 15 à 9, c'est-à-dire que le nychthémère ou le tropique entier d'été étant de 24 parties égales ou heures, il en aura 15 au-dessus de l'horizon, pour le plus long jour, et 9 au-dessous. pour la plus courte nuit, proportion qui sera inverse sur le tropique d'hiver, car il aura 9 au-dessus pour le jour, et 15 au-dessous pour la nuit, dans cette disposition de la sphère où le plus grand des cercles toujours visibles est à 41 degrés loin du pôle ; c'est la section même des cercles montrée par Ptolémée dans le second livre de sa composition. Le rapport de 15 à 9 est le même que celui de 5 à 3, car 5 a 3 et les deux tiers 2 de 3, comme 15 a 9 et les deux tiers 6 de 9 : de sorte que dans cette position de la sphère, cinq parties du tropique d'été étant au-dessus de l'horizon, il y en a trois au-dessous ; et trois du cercle tropique d'hiver qui sont au-dessus de l'horizon, font qu'il y en a cinq au-dessous, conformément à ce que dit Aratus.

Revenant actuellement au support, suivant ce que nous avons dit de l'équateur, après avoir fait tourner la sphère jusqu'à ce que le commencement de la dodécatémorie du Cancer se lève, lorsqu'elle est dans le même plan que la face supérieure de l'horizon, on assujettit la sphère en ce point par de la cire ou autre chose, pour la rendre immobile. Nous y décrirons alors le cercle qui passe par le commencement du Cancer, en parcourant avec la pointe, sur la surface sphérique, toute la circonférence de l'horizon. Par ce moyen ce cercle ainsi marqué sera dans le plan même de la surface supérieure de l'horizon, et notant en lettres sur le demi-cercle oriental le lever du cancer, ou quand son premier point se lève ; et sur l'occidental, son coucher ;

c'est-à-dire marquant sur les demi-circonférences par quelques lettres le segment qui commence à se lever avec le premier point du cancer, et quelle moitié de la sphère est au-dessus de l'horizon et quelle au-dessous ; nous écrirons ces lettres sur les demi-cercles.

Manière de dresser la sphère.

Si l'on veut donner à la sphère une situation conforme à celle du monde, il faut tourner son pôle vers le nord ; et pour imiter le mouvement du ciel, en mettant la main droite sur le pôle, le faire tourner vers la gauche ; et pour le mouvement contraire, vers la droite. On vérifie ainsi les phénomènes du poème, et on trouve la vraie position et le mouvement de la sphère. La disposition de la sphère confirme le poème, et le poème expose les phénomènes. Mais le mouvement et la position de la sphère font que les phénomènes commencent, montent et continuent avec une entière évidence dans leur succession les uns aux autres. Les copistes ont fait tomber Homère dans des fautes et les écrivains ainsi que les peintres en ont prêté de différentes à Aratus, pour avoir ignoré la véritable construction de la sphère.

La sphère est un solide qui n'a qu'une surface, et toutes les lignes menées d'un point en dedans qu'on nomme son centre, à cette surface, sont égales entre elles. Ce centre est la terre. La sphère a cinq cercles parallèles, l'arctique ou boréal toujours visible, le tropique d'été décrit par le soleil quand cet astre est dans le Cancer, l'équateur décrit quand il est dans le Bélier ; le tropique d'hiver, quand il est dans le Capricorne, et l'antarctique ou austral. Ensuite, ce qu'on appelle la zone ou ceinture, les cercles obliques, savoir le zodiaque, et le cercle lactée. Les extrémités de l'axe de part et d'autres sont nommées pôles, l'horizon coupe la sphère en deux hémisphères, l'un supérieur et l'autre inférieur à la terre. L'axe est ainsi nommé parce que le ciel

tourne toujours autour de lui, et les pôles, parce qu'ils sont les pivots sur lesquels il tourne. Cet axe est, dit le poète, l'atlas, le ciel est ce qui embrasse tout, une moitié en est au-dessus l'autre au-dessous de la terre. Il tourne pendant toute la continuité des heures. Autant la terre est éloignée de la partie supérieure du ciel, autant elle l'est de l'inférieure, ou du tartare, d'où cette autre partie du ciel est pareillement distante.

« Une enclume d'airain emploierait neuf nuits et autant de jours à descendre du ciel sur la terre où elle tomberait la dixième nuit ; et de même pour la profondeur égale de la terre, une enclume d'airain mettrait neuf nuits et autant de jours à descendre de la terre au tartare, où elle arriverait la dixième nuit », selon Hésiode. D'où il suit que du tartare à l'hémisphère inférieur, l'espace est égal à la profondeur de la terre. Ainsi, la grandeur du tartare s'étend jusqu'à l'hémisphère inférieur, et est égale à la profondeur ou épaisseur de la terre, de sorte que cette enclume pourrait en trente jours toucher les deux extrémités de l'axe. C'est autour de cet axe, que le ciel tourne et est emporté d'orient en occident.

Division de la Sphère.

La sphère se divise en régions australes, régions boréales, et régions au-delà des boréales, par lesquelles on voit que commence ce qui est en haut, ou relativement à notre terre, ou par honneur pour la divinité. Car le cercle arctique embrasse les Ourses et le Dragon, dont la fable raconte que Jupiter en Crète trompa son père en changeant les deux nymphes Hélice et Cynosure en ourses, et soi-même en serpent, dont il fit autant de constellations.

On demande si Jupiter est un être corporel ou un être de raison ? Si c'est une âme, un esprit, ou quelque vertu puissante surnaturelle et inaltérable par soi-même ? car Aratus a exprimé le

nom de Jupiter pour se conformer à l'opinion commune, comme du principe de tout ce qui existe. Mais de deux choses, l'une : ou une providence divine régit le monde qui se conserve par elle, ou, comme les anciens l'ont écrit, Dieu agit diversement sur lui sous différentes dénominations, etc.

La division de la sphère en cinq zones par Ovide vaut infiniment mieux que cette pitoyable fin de Leontius. Tout cela ne vaut pas la peine d'être traduit, *non tanti*.